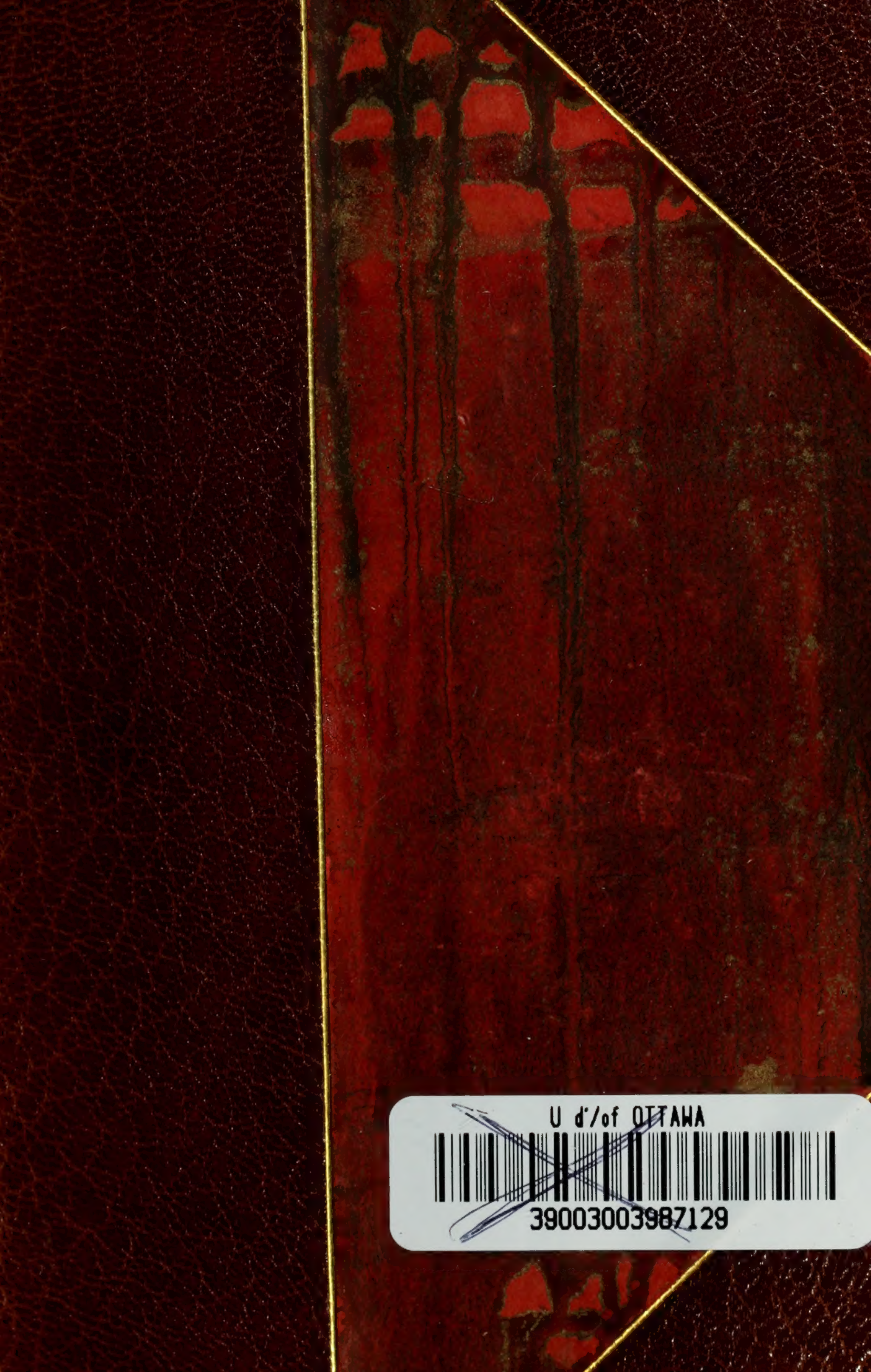

U d'/of OTTAWA
39003003987129

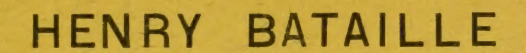
JUL 1 1967

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavi...

25F franç

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lebeauvoyagepo00bata



HENRY BATAILLE

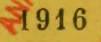
LE BEAU VOYAGE

— POÉSIES —

ÉDITION DÉFINITIVE

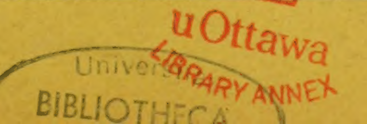
AUGMENTÉE DE NOUVEAUX POÈMES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11



1916

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX



Universitas
BIBLIOTHECA

LE
BEAU VOYAGE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

La Divine Tragédie (9[e] mille). *(Fasquelle.)*. . . . 1 vol.

ALBUM

Têtes et Pensées, 22 lithographies originales. *(Ollendorff.)*. . . . . 1 vol.

THÉATRE

La Lépreuse. Ton sang. *(Mercure de France.)*. . . 1 vol.
L'Enchantement. Maman Colibri. *(Fasquelle.)*. . 1 vol.
La Vierge folle. *(Fasquelle.)*. . . . . 1 vol.
Résurrection, d'après Tolstoï *(Fasquelle.)*. . . . . . . 1 vol.
Le Masque. La Marche Nuptiale. (Précédé d'une **Étude sur le Théâtre.**) *(Fasquelle.)*. . . . . . . 1 vol.
La Femme nue. Poliche. *(Fayard.)*. . . . . 1 vol.
Les Flambeaux. *(Fayard.)*. . . . . 1 vol.
Le Scandale. Le Songe d'un soir d'amour. *(Fayard.)* . . . . 1 vol.
L'Enfant de l'Amour. *(Fayard.)* . . . . 1 vol.

A PARAITRE

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

L'Amazone. (Théâtre.)
Le Phalène. Les Flambeaux. (Théâtre.)
La Quadrature de l'Amour. (Essai.)

HENRY BATAILLE

LE BEAU VOYAGE

— POÉSIES —

ÉDITION DÉFINITIVE

AUGMENTÉE DE NOUVEAUX POÈMES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGENE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1916

Tous droits réservés.

PQ
2603
A7 B4
1916
[illegible]1

A MON PÈRE LÉOPOLD DE BATAILLE

A tout ce qui fut la famille de Bataille et de Batailler,
Balmet, Mestre-Huc, Darnis et Martin d'Auch,
et qui repose dans différents cimetières, compris entre
les terres de Narbonne, Moux et Lagrasse,
au pied de l'Aric poudreux, où montent les bergers;
A tout ce qui fut la famille d'Alice Mestre et d'Annaïs,
qui finit en mon âme imparfaite et véridique,

Je dédie ce poème
cueilli de ma quinzième à ma quarantième année.

LA

CHAMBRE BLANCHE

BERCEUSE

BERCEUSE

Il pleut ; les limaçons dormiront sous les feuilles.
Et moi je vous chanterai, mon petit ami,
Je vous chanterai, à la maison. toute seule...
Demain sera dimanche si vous avez dormi.
Il y aura des petites bêtes à bon Dieu
Au bois de Moal, des pommes dans les fossés :
Y aura des mûres au plafond,.. Dormez, dormez,
Mon ami. — Votre grand-père est auprès du feu.
Votre mère est sur le chemin, contre le vent...
Et moi je vous chante la petite chanson...
Je la chanterai encore quand vous serez grand,
Et puis quand je serai aveugle à la maison,

Et que vous serez parti en bateau, pour les Indes,
Chercher des nouveautés pour la petite vieille blanche.

Votre mère est rentrée, le feu va s'éteindre,
La nuit sera belle et demain dimanche.

BERCEUSE

BERCEUSE

Oiseau bleu, couleur du temps
Me reconnais-tu? fais-moi signe.
La nuit nous donne des airs sanglotants,
Et la lune te fait blanc comme les cygnes...

Oiseau bleu, couleur du temps,
Dis, reconnais-tu la servante
Qui tous les matins ouvrait
La fenêtre et le volet
De la vieille tour branlante?
Où donc est le saule où tu nichais tous les ans,
Oiseau bleu, couleur du temps?

Dis un adieu pour la servante
Qui n'ouvrira plus désormais
La fenêtre ni le volet
De la vieille tour où tu chantes,..
Ah ! reviendras-tu tous les ans !
Oiseau bleu, couleur du temps.

CHANSON

CHANSON

Canard blanc, canard gris, bec en l'air, sous la pluie,
S'en vont à Nantes par la lande et par la plaine,
Et ramiers doux, petits ramiers, couleur de suie,
Sous le soleil, filent vers Metz, Metz en Lorraine...
S'en vont aussi les beaux navires sans patrie...
Nous ne boirons pas le vin qu'ils emportent.

S'en va la lune, s'en va du ciel à Marie...
Mais toi tu restes à ma porte.
Battez battants, chantez les cloches,
Si tout s'en va, toi tu t'approches...
Les beaux navires n'ont pas de nids,
Où lèvre heureuse, regards fermés, soucis finis.

HISTOIRE

HISTOIRE

Ma nourrice me racontait une petite fille
Qui allait à l'école sous les pistachiers,
Au pays de Castille.
Elle était de la tête aux pieds
Comme une sainte coloriée,
Elle avait des lèvres de pastille
Et des cheveux filés par les quenouilles des rois...
Des yeux couleur de cendre bleue,
Une gorge de blonde argile et des doigts
Comme le col des limaçons quand il pleut...
Sa robe était pleine de nacres

Et brodée de géraniums blancs,
Comme à la grand'messe les robes des diacres.
Toute petite, toute seule, sans maman...
Je ne me souviens pas de son nom.
Il était, je crois, comme le nom d'une vallée
Ou comme celui d'un golfe... Elle s'en est allée.
Et il en fut ainsi de toutes mes chansons...
Pourtant je me souviens, comme de Cendrillon,
Que lorsque je pleurais, que j'avais la fièvre,
Elle posait sur mon front
Ses mains de porcelaine fraîche et ses lèvres...
O la petite fille de Castille,
Je m'endormais bien plus content
Quand vous étiez venue, petite fille!...
Colombe charmée, colombe parée,
Il y a maintenant bien longtemps.
Vous êtes partie, je vous ai aimée,
Colombe parée, colombe charmée.

SONGE

SONGE

J'ai rêvé quelque monde asile
D'un tas de petits orphelins,
Quelqu'astre infime et bien tranquille,
Tout rempli de robes de lin,
Des déserts comblés de fleurs blanches,
Presque sans ombres et sans nuit,
Rien que des fleurs et pas de branches,
Rien que des enfants, pas de bruit...
Un soleil dessus doux et triste,
Un grand azur, blond, automnal,
Et partout des fleurs de batiste
Jusqu'à l'horizon linéal.

Les hirondelles étaient blanches,
Et le vent soulevait partout
Des scintillements d'avalanches,
Comme un grand suaire où l'on coud
Nombre d'âmes de petits anges.
Eux, par bandes, ils s'en allaient
Au travers des chemins étranges,
Dans ces neiges qui pullulaient;
Ils étaient tous de même taille,
Ils ne riaient jamais, jamais,
Ils n'avaient pas de funérailles;
C'était toujours la paix, la paix...
Leur robe serrait la poitrine
Et s'étoffait sur leurs pieds nus,
Calme orphelin, calme orpheline,
Les oubliés, les ingénus...
Et des anges en demoiselles
Leurs servaient de bons conducteurs,
Comme on en met dans les chapelles
Avec des violons chanteurs...

Tout rempli de robes de lin
J'ai rêvé quelque monde asile
D'un tas de petits orphelins.

PETITES FILLES

PETITES FILLES

Les infantes madrilènes, goûtant de miel,
Attendent le réveil tardif de leurs poupées,
En silence et en rang, graves, préoccupées
De leur soin puéril et confidentiel.

Elles ont la diligence des caméristes;
Et, tandis qu'au jardin président les cyprès
Et les jets d'eau baissés qui s'éteignent auprès,
Elles cachent leur rêve en leurs paupières tristes,

Comme à notre semblant de soucieux humains
Qui vivons, dans nos anxiétés, à la garde
D'on ne sait quel éveil mystérieux qui tarde
Et qui rend lourd le poids de l'heure entre les mains,

Pendant que loin du cœur, pour nous comme pour elles,
Continuent sur leur ombre à fleurir les jasmins,
Et que flotte au-dessus de l'asile des pins
La présence protectrice des tourterelles.

Mais soudain, leur tartine achevée, et toujours
Répondant à leur joie imperceptible et coite,
Les infantes du roi se lèvent toutes droites,
Et s'acheminent à pas lents, aux pieds des tours.

Car, avec un grand bruit chimérique d'épées,
L'heure a sonné, et ces infantes, sagement,
Savent bien que c'est l'heure et que c'est le moment
Où s'ouvre au fond des lits l'œil tendre des poupées.

LE CRI DU COQ

LE CRI DU COQ

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée.
Il est le même depuis vingt ans que je vis,
Le même sur les champs, les routes et les villes...
Quand je suis triste il est derrière ma croisée,
Et je voudrais parfois l'entendre sur la mer.
Il n'y a qu'un seul cri du coq; il est là-bas,
Près des lauriers, sous les haies mouillées, les lilas...
Avec bien d'autres bruits qui m'étaient aussi chers,
Le bruit des écluses au fond frais des allées;
Et le vent, qui n'est plus le même qu'autrefois,
Dans les chemins et près des bien-aimées ramées...
Restez, restez là-bas, ô défaillantes voix,
Dans l'enclos des jardins et la paix des fumées,

Et que le vent qui passe ait la douce bonté
De ne point vous porter ailleurs... Attendez-moi.
Et quand tout serait mort où vous avez été,
Ne vous en allez pas de ces choses éteintes,
Car vous m'appartenez ainsi que la prairie,
Cri du coq, cri du soir, bruit des écluses peintes,
Voix captives au seuil des tièdes métairies.
Regardez l'horizon que vous n'atteindrez pas,
Nichée heureuse et vieille des voix qu'on écoute...
Regardez par-dessus la haie, ailleurs, là-bas,
Regardez la route, et laissez passer la route.

LES VILLAGES

LES VILLAGES

Il y a de grands soirs où les villages meurent,
Après que les pigeons sont rentrés se coucher.
Ils meurent, lentement, avec le bruit de l'heure
Et le cri bleu des hirondelles au clocher...
Alors, pour les veiller, des lumières s'allument,
Vieilles petites lumières de bonnes sœurs,
Et des lanternes passent, là-bas, dans la brume...
Au loin le chemin gris chemine avec douceur...
Les fleurs dans les jardins se sont pelotonnées
Pour écouter mourir leur village d'antan,

Car elles savent que c'est là qu'elles sont nées...
Puis les lumières s'éteignent, cependant
Que les vieux murs habituels ont rendu l'âme,
Tout doux, tout bonnement, comme de vieilles femme

LE MOIS MOUILLÉ

LE MOIS MOUILLÉ

Par les vitres grises de la lavanderie
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi ! Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes aux pays que tu regagnes.
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...
L'automne chante dans les sarments morts des vignes...

C'est le moment où les cadavres introuvés,
Les blancs noyés, flottant, songeurs, entre deux ondes
Saisis eux-mêmes aux premiers froids soulevés,
Descendent s'abriter dans les vases profondes.

LA MAISON

LA MAISON

Les psychés ont gardé ton ombre, Aloïda,
Où tu penchais ta robe puce ou bien grenat,
Au bruit provincial des pendules dorées,
Et sur le marbre de la commode tes doigts
Depuis autant de temps ont laissé des buées...
Par terre le volant de ta sœur Anaïs...
Et j'ai pleuré de ces souvenirs, de ces choses,
Au milieu d'elles, des globes où sont les roses,
Et des parfums du vieux matelas de maïs...
La maison paraît plus vide que d'habitude.
Personne ne marche dans l'escalier, et puis,
Dans ce silence chaud de classes et d'étude,
Il y a les odeurs qu'ont les tiroirs moisis...
En bas j'entends, sur l'évier, bouger des cruches.

Or les volets sont clos, mais ils battent au vent,
Comme le cœur de ces vieilles en capeluches
Qui remuaient autrefois dans l'appartement...
Les volets sont fermés et l'on entend derrière
Quelquefois un pigeon qui passe... et c'est aussi
Derrière, qu'il y a du soleil plein la terre,
Des routes et des champs de blés, des murs roussis,
Des mauves dans le creux des gazons, et des feuilles
De peupliers qui tombent aux bassins décrus...
Je sais cela dans cette ombre que je recueille,
Aloïda! mais vous, vous ne le savez plus...
Vous ne le savez plus, vous en étant allées,
Que le soleil est clair sur le toit des maisons,
Que vos hortensias fanent dans les allées.
Mais, après tout, n'avez-vous pas eu bien raison
De mourir?... c'est ainsi que ces globes de fleurs
Auraient dû faire...
O les doucereuses minutes,
Où j'ai bu de tout près, pour rafraîchir mes pleurs.
L'eau dormante de ces psychés où vous parûtes.

BERGER " MAMET "

BERGER “ MAMET ”

Moux.

J'ai le regret du temps des pâtres, des vieux pâtres,
Qui s'asseyaient dans les montagnes, des années,
Gardant au coin du cœur la tendresse de l'âtre...
Et j'aurais eu les cigales abandonnées
Et la lune lente et la neige pour amies...

. . , ...

Puis, l'hiver, en allant devers les villes chaudes
Faire mes provisions de sel et de toile,
On m'aurait raconté les nouvelles, les modes,
Et moi qui ne comptais que la mort des étoiles
J'aurais su tous les rois et reines qui moururent...

Puis j'aurais regardé un peu, par habitude,
Les vieilles qui s'en vont avec un long murmure,
Et les filles avec leurs pâles attitudes...
Les liserons dans les cours, près des fenêtres...
Les hirondelles aux portes des écuries...
Et la maison d'en face où j'aurais voulu naître...
Et les enfants, le soir, sous les lampes péries...
Les femmes qui secouent des linges sur leurs portes...
Puis j'aurais remonté la côte du village,
Croisant les vendangeurs, debout près des comportes.
Nul n'aurait su que quelqu'un partait en voyage,
Et le doux cimetière eût été doux ce soir...
Oh! la montagne, oh! la vallée et le ciel noir,
La tendresse oubliée, oh! la mélancolie...

Je voudrais être un vieux bouvier très solitaire,
Prenant à trop songer un ennui de la terre,
Comme un fou que je vis, aux jadis de ma vie,
Qui, sans regarder rien, près des mers embrasées,
Soufflait toute la nuit dans des conques brisées...

LA NUIT D'OCTOBRE

LA NUIT D'OCTOBRE

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Causons un brin de souvenir...
La fenêtre ouverte à demi
Nous enverra l'ancien zéphir
Qu'ont caressé bien des poètes...
Nous reverrons le triste temps
Où l'on faisait les amourettes

En mélancolie de printemps,
Quand on avait de longs cheveux,
Qu'on raclait des airs de bohême,
Au printemps des premiers aveux.
Et rêvons les mansardes blêmes,
Et les brocs de vin engloutis
De ces crânes aux fortes lèvres
Qui, le cœur brisé, sont partis
Dans des cimetières de fièvres,
Au pays des premiers amours...
De ces gueux à la taille fine,
Au boléro de troubadours,
Qui s'en allaient dans la ravine
Pleurer celles qui ne sont plus;
Ceux qui sont morts sans qu'on pâlisse,
Au temps des longs chapeaux pointus,
En prononçant le nom d'Alice...
Et qui, sous les saules d'hiver,
Songent morts à leur endormie...
Et ce temps-là, c'était hier,
O ma lampe, ô ma pauvre amie!...

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux,
Sous ton froid regard de momie,

Les poètes dévotieux,
Avec leurs muses d'élégie,
Sanglotaient des sanglots frileux...
Triste nuit, de leur sang rougie,
Toi, pâle Muse aux doux yeux bleus,
Qui chantais à la pleine lune,
Tout est passé, comme le cri
D'un oiseau blessé dans la hune...
Ta pauvre robe a défleuri,
Fille des âmes solitaires.
Temps des romances, temps naïfs!
Quand les amants aux cimetières
S'en allaient pleurer sous les ifs...
Qui donc remettra vos parures
Et vos bouquets abandonnés,
O langoureuses créatures,
Portraits aux cadres écornés?
Quand reverrons-nous près des tables
Où veillaient les jeunes rêveurs,
Les amoureuses charitables
Prier tout bas, avec ferveur?...
O jadis! douces nuits de mai...
O temps des longues diligences...
Des dames en cabriolet...
Je suis né tard et sans croyances.

Voici la pluie avec le vent…
J'entends hurler la cheminée,
Comme une sorcière avinée,
Et s'égoutter l'eau sur l'auvent.

LES SOUVENIRS

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures.
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
En les frôlant qui n'aurait pas le cœur serré?
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant.

J'accueille quand il veut le souvenir qui passe.
Je lui dis : « Mets-toi là... je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.

Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure ;
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie !...
Je sais qu'ils dorment là derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux... on ne se souvient guère...

Pourtant je sens en moi se fermer des paupières.

LES YEUX

LES YEUX

Voyons si ce sont bien tes yeux
Ces yeux où mon passé s'oublie,
Ces inconnus et simples yeux
Qui vont se poser sur ma vie...
Encore des regards nouveaux
Pour m'apprendre encore à pleurer !
Deux pauvres yeux comme il m'en faut,
Deux pauvres yeux que j'aimerai,
Pas plus grands que des yeux quelconques,
Et plus grands que la destinée...
O nouveaux venus qui venez
Vous reposer des routes longues,

Savez-vous que j'en dois souffrir?
Saurez-vous si j'en dois mourir?
Encor des regards à aimer...
Enfin! venez, que l'on vous voie!
J'en connais qui se sont fermés
Et qui m'apportaient plus de joie...
C'étaient ceux de ma mère douce,
De mon père et de vieilles gens
Sur qui maintenant l'herbe pousse,
Et qui n'étaient pas bien méchants...
Allons, entrez, je vous le dis,
Après les autres, dans ma vie!
Entrez, sans remords ni scrupule,
Lamentables ou salutaires,
Et puissé-je de tant de lumière
Me faire un heureux crépuscule...

PROMENADE

PROMENADE

Ne bouge pas... la lune a remué sur l'eau...
Les feuilles mortes n'osent pas s'approcher d'elle...
Viens, ne fais pas de bruit... c'est l'heure des roseaux.

Nous tremperons nos doigts dans la lune fraîche et be
Et nous la troublerons presque en soufflant dessus.
Elle voudrait peut-être aller à la dérive,
Vers les longs fleuves dont elle s'est souvenue,
Au pays des romances et des belles captives...
Mais elle ne peut pas partir avec les rames
Et les oiseaux qui s'en iront demain matin...

Se rappellera-t-elle le soir où nous passâmes,
Près d'elle, tout près d'elle, en lui tendant les mains?
Écoute... oh! l'on défaille dans l'ombre...
Un rossignol de nuit est tombé dans les branches..,
Vois nos lampes là-bas, au fond du jardin sombre...
Elles s'éteignent comme se sont couchées, toutes blanch
Les robes cérémonieuses des jets d'eau...
Viens... ne fais pas de bruit... C'est l'heure des roseaux.

CONFIDENCE

CONFIDENCE

Je t'ai rêvée en la naïveté des choses,
Et j'ai parlé de toi aux plus vieilles d'entre elles,
A des champs, à des blés, aux arbres, à des roses.
Elles n'en seront pas pourtant plus éternelles,
Mais d'elles ou de moi celui qui doit survivre
En gardera quelque douceur pour ses vieux jours.
Je m'en vais les quitter, puisque voici les givres.
Tu ne les connaîtras jamais... les temps sont courts...
Mais vous ne pouvez pas vous être indifférentes,
Simplement parce que je vous ai très aimées...
O les toutes petites et si vieilles plantes!
Moi qui ne me les suis jamais imaginées

Hors de leur sol natal, ce m'est un grand chagrin
De savoir qu'elles mourront sans t'avoir connue.
Elles ont des airs si résignés, si sereins
Et si tristes de ce que tu n'es pas venue!...
Que mon cœur soit pour toi le grand champ paternel,
Où si tu n'es pas née au moins tu dois mourir,
Que je te plante en moi, germe de toute rose,
Pour oublier que tu vécus ailleurs qu'en moi!
Et tu passeras moins qu'ont passé bien des choses.

PASSAGE

PASSAGE

L'aïeul a planté neuf cyprès sur la colline.
C'est là qu'il désirait reposer, — comme un pic
Qui garde la vallée fugace et poétique...
C'est dans un pays gris comme la Palestine...
Moux, Lezignan et Cabriac.., petits villages

Amers, tout pleins de chênes nains, de pierres mauves,
Montagnes nues, sans eau courante et sans branchages,
Où court la perdrix rouge et le lièvre fauve...
Mon père a fait porter l'aïeul un peu plus bas.
Dans une métairie plus calme. On est mieux là.
Nous dormons tous parmi les vignes, loin du pic
Où le grand-père avait juché sa tombe agreste
Tout là-haut, presque à la crête du mont Aric,
Mais si son âme en est partie, la tombe reste.
De la gare on distingue au loin les neuf cyprès
Qui forment un faisceau rigide aux verts épais...
Quand nous sommes passés par là, un soir tombant,
A la clarté d'un ciel qui versait son jet pâle
Sur ton visage, au fond noir du compartiment,
Tu m'as dit : « Est-ce là?... Fais voir... Comme on voit
Un homme, au loin, criait le nom triste et natal.
Mon cœur s'est mis à battre éperdument en moi...
Là!... J'ai pointé le doigt par la vitre baissée...
Et tu suivais la direction de mon doigt
Qui désignait l'enfance obscure et reculée
Levant son front vers ceux qui passaient en voyage,
Cette enfance qui te disait : « Regarde, femme!
Deux minutes pour retenir un paysage!
Aujourd'hui vous tenez vos mains comme des âmes.
Un jour viendra où vous serez tout pareils à l'épi

Disjoint, le grain semé... là-bas... elle sans lui,
Lui sans elle!... à jamais enfuis... Tout tombera,
Même l'amour de vos grands yeux entremêlés...
Regarde-moi, profondément, regarde-moi,
Femme qui passes! Quand tu t'en seras allée
C'est là qu'il reviendra, c'est là qu'il sera seul.
Imagine! tu n'as pas plus de deux minutes
Pour tout imaginer. Approfondis-moi. Scrute
L'horizon, le soleil couchant; cligne l'œil
Pour mieux te souvenir de la forme élancée
Que font les neuf cyprès sur le ciel grave et bleu.
La station s'enfuit. Retiens-moi bien. Adieu... »

Mon âme avait si froid que tu l'as embrassée.
Il semblait que le train s'en allât pour toujours.
Tu me dis « que je t'aime, enfant! » Mes pauvres yeux
Mesuraient le trajet du départ au retour...
Nous passâmes. On était triste mais heureux.
Et je le savais bien, pourtant, que tout mourrait
De toi, de moi, — sauf la colline aux neuf cyprès!
Savoir cela, et malgré tout aller, aller toujours!...
Ta lèvre prononça, à nouveau : « Mon amour! »
Et puis, comme le train s'ébranlait doucement,
Alors tu te remis à lire ton roman.

Rouvrant les yeux, je vis... (Quoi?... déjà... oui... l'on pa
Frappés juste du dernier rayon de soleil,
Sur le quai à demi disparu de la gare,
De grands paniers de muscats roux, tout pleins d'abei

MURMURE

MURMURE

Les doux mots que morte et passée...
On dirait presque des mots d'amour,
De sommeil et de demi-jour...
La plupart des mots que l'on sait
N'enferment pas tant le bonheur.
On dit Marthe et l'on dit Marie,
Et cela calme et rafraîchit.
Il y a bien des mots qui pleurent ;
Ceux-là ne pleurent presque pas...
Marthe, c'est, au réveil, le pas

Des mères dans la chambre blanche;
C'est comme une main qui se pose,
Et l'armoire sent la lavande...
Il faut murmurer quelque chose,
Pour se bien consoler, des mots,
N'importe lesquels s'ils consolent,
S'ils endorment et tiennent chaud.
Ah! loin des meilleures paroles,
Les doux noms que Marthe et Marie,
Les doux mots que morte et passée...

PRIÈRE

PRIÈRE

O Marie! soyez-moi Marie, et mon cœur vivra...
Qui me séparera de l'amour de Marie?
Les ténèbres ne m'empêcheraient pas
De sentir sa douceur. — O Marie,
Vous m'avez fait perdre la paix, et pourtant
Je vous ai aimée d'une charité éternelle...
Peut-être si Dieu, qui nous entend certainement,
M'avait créé selon elle,
On aurait été bien heureux!
Mais ce n'est pas pour être heureux,

Ce n'est pas pour cela que je l'ai attirée...
Qu'elle vive sur mes volontés comme elle veut!
Je n'en demande pas tant, et s'il vous agrée.
Simplement douce ou tendre ou pas,
Soyez-moi Marie et mon cœur vivra.

LES PETITS SAVOYARDS

LES PETITS SAVOYARDS

Les vers des malheureux s'en vont, boitant,
Demander l'aumône à qui les entend.
Le poète père a trop de famille...
Dans le grand chemin il les éparpille,
Sous le saule gris et sous l'amandier...
Et les petits s'en vont, loin du pays, pour mendier.
Allez donc frapper à toutes les portes,
Et rapportez-moi les morts et les mortes,
Vos frères, vos sœurs, que tuera la faim...
Chantez aussi comme les marins,

Pour vous seuls et devant votre âme...
Essayez aussi de danser pour les belles dames,
Et quand vous les aurez tous bien divertis,
Demandez l'aumône, allez, mes petits.,.
Je vous attends, triste mais sans révolte.
Vous m'apporterez la belle récolte,
Après bien des jours écoulés tout seul...
Et peut-être je serai vieux comme un aïeul.

LA VIE

LA VIE

Je porte parfois toutes les douleurs humaines,
Celles des veuves, des malades, des orphelins,
De ceux qui pleurent et de ceux qui ne disent rien...
Je les sens silencieuses en moi : elles vont et viennent,
Comme les passants, et mon âme ne leur peut rien dire,
Pas plus qu'aux passants dans les rues...
Cependant, je les sens qui vivent, marchent, respirent,
Et je sais que tout à l'heure elles seront disparues.
Ces jours-là je comprends des choses que je ne comprenais pas;
Je comprends pourquoi il y a des voiles de crêpe,

Et des yeux rouges derrière.
Des gens qui courent, très pâles et très las...
Et d'autres qui regardent vaguement par terre...
Je comprends la tristesse de pauvres petites choses
A des étalages, dans des magasins du soir...
Demain je ne verrai plus rien de tout cela, je suppose,
Mais je sais qu'aujourd'hui on a pleuré et qu'il fait noi
Je suis comme bien des orphelins et bien des malades.
Je voudrais tomber là, ce soir, dans ce ruisseau,
Ce ruisseau de ville, sale, bleu de savonnade,
Où des blanchisseuses qui chantaient ont jeté de l'eau,
Tomber de douleur et loin de ton baiser,
Oh! si loin! seul, écrasé
De toute la souffrance du monde...
Et je regarderais sans penser
Le soleil qui monte, qui monte...

L'ADIEU

L'ADIEU

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
Et les blanches années et les belles images...
Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire,
Mon enfance!... tu seras la vieille servante,
Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
Et moi, plein de ton amertume vigilante,
J'ensevelirai le mystère des paroles...
Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
Et ce sera la nuit de fête qui console...

Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres,
Et les jardins auront leur place accoutumée...
Ce sera quelque nuit limpide de septembre,
Avec la même route unie et parfumée...
Et les branches qui font des silences soudains...
Les femmes qui traversent une lampe à la main...
Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
Le bruit dans les massifs de grands rhododendrons...
Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
Et tous nos bons regrets assis à notre table...
Je vous retrouverai le soir d'une journée;
Les étoiles du champ viendront à la veillée,
Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux.

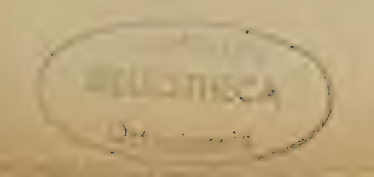
. . . .

Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres.
Puis je regarderai mes deux mains apaisées,
Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...
Et la lune ne sera pas encor levée.
Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
Ce sera comme si je n'avais pas souffert!...
Pas souffert? est-ce vrai! nous n'avons pas pleuré,
Pas souffert? Oh! répète-le, ma grise amie.

Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
Où je caresserai tes lèvres endormies...
Ce soir-là, ce soir-là, je saurai bien des choses...
Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...
Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

LE BEAU VOYAGE

PRÉFACE



PRÉFACE

Une histoire, une histoire, tout finit en histoire!
On a beau crier, souffrir,
Et partir, et s'en revenir,
Tout se calme par un beau soir...
Cela nous chante un peu comme une grande plaine,
Avec l'odeur du coucher de soleil sur les genêts...
On est vieux, on fait sa promenade à grande peine...
Une histoire, une histoire, grand-père! il est
Neuf heures et l'on va bientôt se coucher.
Une histoire? Ah! mes sanglots, mes longs sanglots,
Tout ce que nous avons dit, hélas! sur cette terre!...

Et gesticulé!... et tout ce qu'on a aimé en trop...
Et tout cela, ma vie, qui sait,
C'est peut-être moins vrai que le Petit-Poucet...
Ah! toi, mon cœur, toi seul le sais!
Dis-le-leur avec moi toi qui fus du voyage.
Voici le feu, la nappe et les enfants sont sages...
Une histoire, une histoire, tout finit en histoire!
Plus tard, ainsi, je ne serai dans la famille,
Que l'oncle ou le cousin qui a eu des malheurs
Et dont on parle à l'heure fade de la camomille...
Et tu finiras là, histoire de mon cœur!

L'ÉVEIL

L'ÉVEIL

Pourquoi j'étais triste avant toi? Oui, pourquoi?
Outre les maux soufferts et les très vieux soupirs,
C'est des apitoiements imprécis, de grands froids
Plus froids que les solitudes d'hôtel... Sans doute,
Cela remonte loin. C'est un cœur qui s'égoutte
Et qui se sent transir.
C'était, de temps à autre, un contact de la vie,
Pas encore elle, mais son toucher sur l'enfant;
Et maintenant que c'est bien elle, je comprends
Le signe obscur d'une amertume pressentie...
Quoi?... Oh! rien, tu sourirais, et je ne sais trop quoi...

Des remuements d'autrefois, tout soi-même,
Des bruits qui sont entrés en vous pour toujours. Je ne sais p
Les cors au fond des rues les soirs de mi-carême,
L'heure des vêpres près de la sous-préfecture,
L'orgue sur l'esplanade où passent les soldats,
Les Hôtels-Dieu et leurs quinconces sans murmure,
Votre odeur forte et morte et fade, ô berges!
Près des ponts les vendeuses de fruits d'hôpital,
La foule et le relent d'asphalte qu'elle dégorge,
Les environs et la nature électorale...
Certains ciels propres avec des nuages blancs,
Les affiches des pays bleus dans les gares,
Et, la nuit, le cri spleenetique et frissonnant
Des sirènes qui vont vers Rouen ou le Havre...
Et le canal, avec ses bancs, ses réverbères,
Les couvents neufs et leur odeur de réfectoire...
Et puis, et puis ce qu'on ne peut pas savoir!
Toute la vie enfin qui frôle, et la misère
Des jours, et le petit frisson quotidien...
Vingt ans, goutte par goutte, tombés dans un cœur fr
Tout un grand vol d'ennui qui souffre de ses ailes,
Quelque chose qu'on traîne après soi d'éternel...

Voilà pourquoi, voilà, j'étais triste avant toi.

LA DOULEUR MODERNE

LA DOULEUR MODERNE

La Douleur ! Nous l'avons tous heurtée sans le savoir...
On disait qu'elle était dans la foule vaguement...
C'est une femme comme les autres, en noir,
Très difficile à distinguer... et l'on sait seulement
Qu'elle porte à la main un grand sac de voyage,
Et qu'elle est pauvre, et qu'elle a dû être jolie...
Et, vous voyez, c'est un signalement bien vague,
Qui lui prête avec nous une ressemblance infinie.
Nous l'avons tous heurtée, nous avons dit : pardon,
Et très mélancolique elle nous a souri...

Il semble bien qu'on l'ait déjà rencontrée. Mais, son
Les visages sont si semblables dans la vie!...

O la douleur, la grande douleur d'aujourd'hui!

Elle s'endort à la lueur lugubre des wagons,
Et plaque ses yeux lourds à la portière ouverte,
Silencieuse et machinale où nous allons, où nous al
L'odeur des châtaigniers et de la plaine verte
Entre, siffle et retombe aux côtés de la voie.
Loin des beaux peupliers qui demeurent là-bas,
Elle se laisse aller, les épaules collées
A la douceur de ce qui l'emporte...
Et quand la nuit est bien définitive ou par trop forte
On voit son œil ouvert qui regarde.

Elle veille. Elle écoute au dehors s'épandre
Ou rétrécir le silence des trains qui partent et repar
Égrenant les arrêts immobiles si tendres
Aux âmes ralenties qui prennent du retard...
Elle dérange des détresses dans la nuit,
Elle passe sur des blessures qui crient
Éperdument dehors au passage... Elle fuit!
Et l'on sent s'effeuiller les roses de la gare...

)ouleur, l'azur t'attend à l'arrivée du train,
)ouleur, l'azur te fuit à tout débarcadère!
)escend, regarde, hésite, et puis cherche une main,
:t puis, sans la trouver, espère toute la terre!...
'u t'assiéras, le soir, aux vieilles tables d'hôte,
)ù se rencontrent toutes les douleurs en voyage,
:t tous les cœurs finis que le bon Dieu ballotte,
)ù tous les gens, au calme, las et sages,
ıterrompent leur souffrance pour manger le bouillon...
s se regardent un instant avec de grands yeux bons,
'uis s'en vont à jamais au fond des corridors...
t tu repartiras, la vieille! Marche encore!
a pluie recoulera aux vitres des berlines,
es mains y essuieront la buée matinale...
t la plainte que tu retiens dans ta poitrine,
a plainte sur laquelle tu as croisé ton châle,
i maigrement blottie au creux des couvertures,
h! comme elle serait plus grande et désolée,
i tu pouvais encore crier, que le bruit,
ers la fuite, des voituriers de nuit
ui vont claquer le fouet dans l'écho des vallées!

ouleur, n'étais-tu pas dans le train qui s'en va?
es enfants immobiles et graves de leur seuil
nt vu à la portière périr ton geste vague...

Comme eux je veux, de loin, que mon cœur se rec
Et j'écouterai mieux le train qui va passer.
Marche! mon cœur te suit. Marchez les Solitudes,
De toute, toute votre force d'infini!
C'est une liberté souveraine et chérie
Que celle qui nous fait voyager avec vous!
Chères infortunées si lasses, si blêmies,
Hors du temps, hors du sol, sans bouger, mains pe
Vous dont toute la vie suit avec les bagages,
Et que berce, bordé journellement d'aube rafraîchis
Le grand sommeil inconsolable des voyages!

UNIVERSALITÉ

UNIVERSALITÉ

Hélas! les montagnes sont trop hautes pour y vivre,
Les vallées trop profondes et bien humbles les plaines
Faites pour le bonheur de la route qui traîne.
Hélas! hélas! les maisons sont couvertes de givre
Et trop humides d'hiver;
De si loin qu'elle vienne, elle aussi, la charmante,
La mer porte les grands brouillards, ou bien la mer
A la plainte cruelle et trop resplendissante.
Hélas, le ciel est haut et les toits sont trop bas!
Et cependant ceux des montagnes chantent là-bas,
Et ceux qui descendent les vallées profondes chantent,

Les chariots chantent sur les routes, entre les blés.
Et les marins dans les cordages et, chaque été,
Les oiseaux dans le tilleul du devant de ma porte.

Hélas! hélas! comme il fait froid dans les montagnes!
Comme il fait triste et noir dans les vallées!
L'ombre vient, l'ombre monte, l'ombre gagne.
Et cependant ceux des montagnes vont aux vallées
Et ceux des vallées vont à la mer,
Et le printemps va à l'été, et l'automne va à l'hiver...
Ma sœur, ma sœur, quel long frisson relie les choses
Entre elles, — l'unique et long frisson amer
Des choses? Sœur Anne, ma sœur Anne, de la tour h
Que vois-tu dans la nuit, dis, que vois-tu sur la terre

« Je vois des lumières qui voyagent,
Je vois la lueur des trains qui sillonnent. Et les nuag
Les nuages bas sont éclairés par les villes,
Les nuages hauts sont éclairés purement par le ciel.
Je vois luire l'eau dans le creux des vallées tranquilles.
J'entends le bruit du flot perpétuel,
Je vois l'étoile se poser sur la dernière cime
Des neiges, comme un aigle. Je vois des hameaux.
J'entends des guitares tièdes au bord des flots...
Et des guzlas... le petit jour qui heurte...

J'entends les chiens qui se répondent dans les plaines françaises
Et vertes,
Les pluies de nuit à travers champs qui s'apaisent...
J'entends les hirondelles remuer dans leurs nids, sous le toit...
J'entends le plus petit frisson... Je vois... »

Tu vois la terre entière, immense, imperceptible. Et moi,
Ma sœur, ma sœur, j'entends la paix et l'angoisse
De toutes les choses, trop étroites, trop hautes, trop vastes,
Trop profondes, — ma sœur, ma sœur,
J'entends la paix qui marche avec la grande angoisse,
Et le monde est si loin, si loin, mon Dieu...

Ton cœur!

O me cacher désolément contre ton cœur!

LES TRAINS

LES TRAINS

Les trains rêvent dans la rosée, au fond des gares...
Ils rêvent des heures, puis grincent et démarrent...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs,
Ces longs convois de marchandises bruissant,
Qui pour la pluie ont mis leurs lourds manteaux de bâche
Ou qui dorment des nuits entières dans les garages...
Et les trains de bestiaux où beuglent mornement
Des bêtes qui se plaignent au village natal...
Tous ces grands wagons gris, hermétiques et clos,
Dont le silence luit sous l'averse automnale,
Avec leurs inscriptions effacées, leurs repos
Infinis, leurs nuits abandonnées, leurs vitres pâles...
Oh! le balancement des falots dans l'aurore!...
Une machine est là qui susurre et somnole...

Une face se montre et rabaisse le store...
Et la petite gare où tinte une carriole...
Belloy, Sours, Clarigny, Gagnac et la banlieue...
Oh! les wagons éteints où l'on entend des souffles!
La palpitation des lampes au voile bleu...
Le train qu'on croise et qui nous dit qu'il souffre,
Tandis que nous fronçons le sourcil dans nos coins,
Et nous laisse étonnés de son prolongement...
Oh! dans la halte verte où l'on entend les cailles,
Le son du timbre triste et solitaire!... Et puis
Les voies bloquées avec, au loin, un sifflet qui tressai
Les signaux réguliers dans le dortoir des nuits...
Des appels mystérieux que l'on ne comprend pas...
Et, — oh! surtout! — après des bercements sans fin,
Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
L'entrée retentissante, avec un bruit d'airain,
De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
Dans les grandes villes pleines de murmures!...
C'est là que vient se casser net le pur rayon
Qui m'a conduit d'un rêve à l'autre par le monde,
Rails infinis, sous le beau clair de lune et les fourgo
A qui j'ai confié l'amertume profonde
De tous mes chers départs et tant d'enchantements...

J'aime les trains mouillés qui passent dans les champ

LES

POTEAUX TÉLÉGRAPHIQUES

LES

POTEAUX TÉLÉGRAPHIQUES

Les fils des hauts poteaux commencent à paraître
Sur le ciel blême. Ils sortent de la fraîcheur des nuits,
Tout grelottants dans le matin près de renaître...
Ils filent, pâles, obscurément conduits
En plein ciel... Les alouettes s'éveillent dans les champs...
Comme ils sont fins encore sur les nuages gris!
Ils s'éveillent ensemble. Ils se mettent en rang,
Les vois-tu se lever, au soleil, sur les monts,
Et descendre leurs flancs désolés, gravement?
Ils vont ainsi depuis très loin, soir et matin,
Avec leurs grands bâtons enfoncés dans la terre,
Et nul ne sait leur fraternel itinéraire.

Ils ont traversé d'obscures forêts de sapin,
Ils se sont alourdis de neige sourde et sombre,
Puis ils ont débouché brusquement dans les plaines.
Et, sans halte pourtant, alentis quand vient l'ombre,
Ils ont semblé le soir vouloir se rapprocher
Des villages qu'on voit posés si bas dans l'herbe...
Zigzaguant comme près des portes qui se ferment
Une rentrée d'hirondelles de passage...
Et puis ils ont repris leur route vers le large.

Ils forment de molles écharpes dénouées
Au long des rêves. — Parfois ils viennent se ranger
D'eux-mêmes près des voies; ils aiment suivre les trains
Ils bordent, en double paix, la voie des voyageurs.
Plus d'un vers leur silence ont élevé les mains,
Comme pour suivre en eux le sillon du chemin.
Les enfants les regardent monter et descendre
Derrière la portière d'azur. Comme ils montent!
Mais non : le fil captif reprend la courbe tendre,
Jusqu'à ce qu'au ciel du soir sa pâleur se confonde.

On les sent là. Ils vont au fur et à mesure...
Porteurs d'un fil de ciel et d'intimes murmures,
Ils hantent sans relâche tout paysage ami,
N'ayant pour exprimer leur fin à nos regards

Que ce moyen qu'a toute chose indéfinie
Qui ne peut s'arrêter ni mourir nulle part,
De se faire petite à l'horizon décru,
Comme si l'horizon c'était déjà l'oubli,
L'excuse d'être là encore, n'étant plus...
Et cela fait alors, ces fils sous ces nuées,
Comme lorsqu'on regarde au fond du ciel immense
Nos peines, nos amours, nos joies, nos espérances,
Mystérieusement diminuées...

PAYS

PAYS

SUISSE

L'herbier de mon grand-père. Dessin aux trois crayons,
Représentant la petite fille et la chaumière et le chien...
Les lettres pittoresques des institutions,
Et la jeune demoiselle de compagnie en escarpins...
On feuillette dans les hôtels abandonnés
Des albums rances comme des visages de malade;
Et l'on y voit l'Impératrice cette année
Où elle faisait florès aux eaux de Baden-Bade...
Alibaia-jo! alibaia-ja!... Et l'on joue
« Le vent des Alpes » sur le piano d'acajou,

Ou « Le Strasbourgeois regrettant sa patrie »
Ou « La cloche du pâtre », « La nostalgie »,
Avec accompagnement de la méthode Carpentier...
Et vous, si tristes, orphéons, orphéons des vallées!..
L'employé de la poste a des lunettes d'or;
L'air bleu sent le brouté... Et la vache suisse
Qui bringueballe avec son gros pis à musique,
La vache que chantaient nos mères au val d'Andorre
Près d'un œillet, aux fenêtres, voici l'accouchée pâle..
Papillotes du soir, edelweiss, Caroline...
Oh! plus tristes que tout, les petites « modistines »
Perdues là-haut, l'hiver, dans un village des Alpes,
Caroline!

D'ITALIE

Dans les jardins les camélias luxueux,
Les pivoines rondes comme les pigeons rebroussés
Tête sous l'aile, les mille étoiles des azalées
Par constellations éparses dans l'allée,
Avec leur air penché de chose caressée,
Transparentes comme des tempes délicates
Auxquelles un vieux parfum inflige son tourment...
Toute la migraine des fleurs, dans le soir, monte.
A l'intérieur un souffle doux fait battre
Avec délice les portes de l'appartement...
Dehors, de la terrasse, on voit entre les ifs
Les chevaux travailler dans les champs, tout là-bas,
Et les barques rêver sur l'eau creuse des lacs.

Elles ont des bruits extrêmement expressifs
Selon l'heure. On ne les entend plus derrière les bos
Étouffés où s'amusent les jets d'eau comme des poisso
Au loin un rossignol, encore tout fatigué
De sa nuit d'insomnie, divague...
Ainsi l'on flâne. On repasse sa vie, et les baisers,
Ou l'on sourit à ceux qu'on a le plus aimés,
Comme on remarque l'ombre de certaines vagues
Entre mille. A vos pieds le bout d'une glycine violette
Chatouille un lézard, et le lézard se gratte la tête...
Et pendant que l'on marche, et pendant que l'on flân
Le long du chemin, en rangée approbative,
Les néfliers remuent leurs longues oreilles d'âne...
Le soleil décline amoureusement sur l'autre rive.
Puis, à mesure que le soir approche,
L'air, énervé du son trop douloureux des cloches,
Rêve à sa propre paix dérangée... C'est tout.
Il fait très chaud, malgré l'heure... on étouffe...

Des roses mielleuses suent dans l'ombre.

ESPAGNE

Quand j'étais petit, juché sur le mont Aric,
Je regardais venir au loin l'orage noir,
Gonflé de cumulus en grappes. Sur mon pic,
J'imaginais là-bas, derrière les montagnes,
La Catalogne ardente et la rose Cerdagne...
Le nuage venait du pays des muscats.
Il était éclairé, en dessous, par l'Espagne,
Ce reflet qui montait vers lui, tout droit, d'en bas.
C'était le reflet d'or des choses sévillanes,
Des jardins lumineux, des plages assoiffantes,
Au pays des barbiers, des châles, des tartanes,
Des galéas chargées, des boucaniers qui chantent...

Par-dessus le grand mur des monts, ils arrivaient,
Lourds de richesses, les nuages, gros de rêves,
Gonflés comme des sacs de grenades, qui crèvent...
Ici la solitude, le thym, les genêts,
Les garigues, les bergeries, l'orage noir :
Là-bas, sous le nuage, une fête illusoire,
L'illumination d'un pays tout en or,
D'où monterait toujours, avec des lueurs vagues,
Le bruit brusque de la musique, des accords
De clochettes et de castagnettes qui claquent...
Pays des jujubiers et des cédrats sucés...
Ruissellement lointain d'une brise alisée...
Depuis lors, toujours, quand je vois, après l'orage,
Monter des cumulus dorés sur la campagne,
Il me semble, au profond du ciel, que tout nuage
A son flanc azuré, porte un reflet d'Espagne.

QUELQUES SILENCES

QUELQUES SILENCES

RAPHAËL

Ô Raphaël ! ô mer méditerranée !
Avec le cri des grues et des chardonnerets,
Et les petites sonnailles des anges frais-drapés,
Sur l'azur des campaniles et des matinées...
Et grande fête épiscopale par la ville...
Le pas feutré des cardinaux sur marbre blanc.
Coup de midi sur tout le dôme oisillonnant...
Raphaël !... Et aussi, là-bas, sur le chemin
Qui mène au fleuve, vent marin...

Cheveux de ma mère quand elle avait vingt ans.

REMBRANDT

Midi, au rez-de-chaussée, dans la grande salle.
La maison est à côté de la cathédrale;
On entend l'orgue quand on va dans l'escalier.
Dans la cour où il y a des pauvres au soleil,
Au vieux soleil couleur de vitre, on a crié...
Le silence des mendiants jaunes tient conseil.
Au battement d'ailes des coqs se mêle,
A fleur de terre, un bruit d'ange lourd qui bat des a
La servante ouvre la fenêtre : il fait bon.

Trois heures dans la grande salle... Deux vieillards,
Qui causent près du lit et de la bassinoire,
Font venir la nuit à force de réflexion,
Et l'ombre sent le fumier et le pain bénit.

Le juif parle : il dit que le canal est gelé...
On entend : « Pologne... » et puis... « Université »...
Son bâton comme une crosse grince sans bruit.

Maintenant il n'y a plus qu'un vieillard. Cinq heures.
Cinq heures sont venues dans la maison sans fleurs.
Ténèbres rousses de Faust. Les cancrelats
Sortent des pavés. Le mystère va
Et vient... Il va se passer quelque chose.
Des fauteuils de malade sont là qui se morfondent,
En attendant les obscures métamorphoses...
Le vieillard est tout seul devant sa mappemonde...
L'ombre est fourrée et moite; quelques bruits tranquilles
De vaisselle et de braise... Et puis, à grands pas vagues,
Sous la brume, par les rues lourdes de la ville,
Les cloches de Pâques.

BOTTICELLI

Corridors, vestibules, galeries de stuc et d'agate
Où des pieds nus fraîchissent sur les carrelages.
Des anges attendent dans la buée des arrosages,
Et le vent qui entre du jardin les dénatte...
Le bain sans doute était tiède comme un printemps.
Elles sentent le thé, la peau des citrons et l'arménie...
Elles ne diront rien de longtemps,
Malgré la ronde et le quatre-coins des amies,
Dans la villa poudrée d'albâtre, longue, vide...
Une âme triste penche en ces corps transparents,
Et le matin se joue entre leurs doigts humides.

PATINIR

De vallons en vallons et de plaines en plaines.
La nature est longue comme un grand voyage,
Et la nuit tombe dru sur les routes bohémiennes.
La mer est à dix mille lieues de roulage...
Là-bas des lumières s'allument pour dîner...
C'est là où on entend le charron et le menuisier...
O fondrières, marécages, grottes pâles,
O coteaux noirs, chaînes de laves, blocs bleus des nuits!
Le bruit de la forêt monte du fond du val...
Le soir interminable souffle et la pluie.
Quelques faux encore dans les champs... Comme il vente
A la sortie du bois!... Hüe, dia, hüe!...
Qui va là?... Je ne puis vous renseigner au juste...

Il y a bien huit kilomètres de descente...
C'est là où viennent de passer Marie, l'âne et Jésus
Et Joseph. Ils cherchaient une auberge proche...
Il n'y a pas de quoi, Monsieur... En marchant bien,
Vous les rejoindrez au bas de la côte,
Près du moulin.

CHARDIN

On les a posés là ; puis on s'en est allé.
Un bruit de jupe calme est sorti par la porte ;
La poussière est retombée blanche, bleue et morte,
Et près d'eux à portée d'haleine, s'est installé
On ne sait quel ennui maternel. Les rideaux
Sont tirés. Les pêches d'automne refroidissent
Sur le marbre. Les bruits de la rue font trembler l'eau
Du verre. L'ombre s'étale au fond de la soucoupe lisse.
Il n'y a nulle anxiété ; — et tout est doux
A caresser comme le poil des lièvres roux...
Tout s'harmonise au bruit de la souris qui trotte.
L'étui s'étire et bâille auprès de la pelote...

Il est déjà tard, mais il est encore trop tôt...
On ne soulèvera jamais les grands rideaux...
Bientôt Noël paillettera l'obscurité
Où s'endorment les vieilles choses fatiguées...
La pipe blanche écoute chanter la théière
Qui chante les grands quais, les ports et les musiques,
Et le magot fleuri la suit, sur l'étagère...
Tout aime et souffre de ne mourir que là.
L'ombre des meubles pleure l'ombre des grands bois,
Le panier se souvient des fleurs qu'il a portées,
Le vase se souvient des fenêtres ouvertes,
La boîte ouvre à regret son cœur évaporé,
Où le soir vient poser ses deux ailes inertes...
Une petite émotion, tout à coup, circule
Dans la chambre sur toutes les choses, comme si
Avant de s'endormir dans ce qui doit être leur nuit,
Elles avaient senti passer le crépuscule.

QUELQUES BRUITS

QUELQUES BRUITS

« Adieu, portez-vous bien... vous aussi... » Vent du soir
« Vous aurez froid la nuit... Adieu, ne pleure pas... »
Les mille petits bruits, les mêmes, qui s'essaiment,
(Que les soirs de l'adieu les routes sont sonores!)
Les mille petits bruits qui font la peine extrême :
La creuse plainte des poteaux, les sémaphores,
Les contrevents qui battent et les premiers pavés
De la ville... les bruits de la saison où l'on se trouve...
Tout cela vous redit la portière levée,
Le toussotement froid de l'adieu qui se couvre...
« Tais-toi... ne pleure pas... tais-toi, on nous regarde...

Petits bruits comprimés que font les cœurs qui parter
« Vous aurez froid la nuit... vous rentrerez trop tard.
Et c'est toujours les mêmes bruits à chaque arrêt,
L'harmonieux accompagnement des longs départs !
« Tais-toi, ne pleure pas... tu sais bien ce que c'est..
Puis l'on s'éloigne en sens inverse, — comme les refle

Les pavés regagnés, plus rien. La porte claque. C'est
Pourtant il flotte encore au loin derrière vous.
Comme de la fumée, du geste, et de la voix...
« Adieu, portez-vous bien... vous aussi... »

Vent du

VILLES D'EAUX

VILLES D'EAUX

La dame veuve, l'enfant poitrinaire et le poète anglais
Chaque année se rencontrent sur la terrasse de l'hôtel.
Ils se balancent dans leurs fauteuils paillassons, et leurs plaids
Foncés. — Tous les jours ils font le tour habituel
Sur le chemin du Belvédère à l'église protestante.
Ils marchent dans la lumière pâle des ombrelles...
Terrasses! terrasses! d'où l'on a la vue cicatrisante,
La vue, coin d'infini sur n'importe où, où se balance
L'éternel géranium rose sur fond bleu...
Ils sont venus voir, — tout est là... Alors ils sont heureux

Parce qu'ils *voient* toute la journée... Terrasses,
Qui tendez vos coudes à leurs grâces
Penchées, où de jeunes femmes frissonnent aux balust
Dans les après-dîners de musiques de luxe
D'où semble exprès jaillir l'étoile qui chatoie,
Que vous leur avez fait doux le chapelet des heures!
L'arrière-saison venue, alors ils prennent l'indicateur,
Et toute la terre se met à frémir dans leurs doigts,
Depuis le plus petit village inconnu où ne passe pas
L'express, jusqu'aux grandes villes de lumières.
Toute la terre est là, dans leurs mains, qui frissonne.
Il y a de beaux noms, pareils aux paysans,
Des haltes, des marchés, des villages dormants
Où personne jamais n'est entré et où l'automne
Doit être délicieux... Toute la terre entre leurs longs doigts
Puis quand ils sont partis alors l'hôtel se clôt.
Il hiverne, devant la grande chose qui mugit
Et qu'ils étaient venus voir parce que c'était beau...
Et les salons fermés se remémorent leur magie.
Dans les armoires tous les objets se racontent
Les histoires d'amour qu'ils ont vues, les romans
Ébauchés et disparus... l'Italienne blonde et le vicom
« Leurs pieds se touchaient sous la table », dit la ch
« Ils valsaient », dit le piano... Longues tristesses!
Ils se racontent leurs splendeurs aux mille bruits

Du vent qui souffle dehors à faire peur...
C'est le temps noir, la solitude... tout a fui.
Il y a des villes vides sous la profondeur
Des neiges. — Et c'est ainsi jusqu'à ce que le soleil
Se mette à réchauffer les murs de ses longs rayons de miel
Allemand... le tramway à faire son trajet,
Les boutiques à remuer, chaque chose tour à tour
A sa toilette et que, là, au midi, les volets
Des fenêtres douces se rouvrent pour
La dame veuve, l'enfant poitrinaire et le poète anglais.

DIALOGUE DE RENTRÉE

DIALOGUE DE RENTRÉE

. . . .

Avant d'entrer, assieds-toi là, sur cette malle.
N'importe où... oui, là... que nous nous regardions
Pour la première fois dans les yeux. Qui es-tu?
Que peux-tu bien être? d'où me viens-tu,
Avec ce grand visage pâle?...

Je n'avais jamais vu tes yeux dans toute leur étendue.
Comme ils sont grands!... Oh! qui es-tu,
Toi qui viens m'apporter la chaleur de ces mains?
As-tu pleuré? — Oui, j'ai pleuré. — As-tu souffert?
— Oui, j'ai souffert. — Et qu'en as-tu gardé? — Rien
Des dates comme de vieilles lettres... Oui, j'ai souffert
Un mouvement incessant vers des demeures nouvelles
M'a porté jusqu'à vous. — Et les regrets? — Non. Que
— Pourtant les lieux que l'on aimait... — J'ai tant voy
Ne vous ai-je pas dit que souvent je me lève
Pour chercher un objet que je crois avoir posé
Dans telle chambre, à tel endroit... « Mais non, je rêve
C'était à Bordeaux, dis-je,... non, c'était à Lyon...
Ou la dernière fois que je fus à Marseille... »
J'ai quelquefois pleuré de tout ce qui s'éveille
Et renaît d'une si mystérieuse confusion.
— Oui, vous me l'avez dit, c'est vrai, je me rappelle.
Eh bien, voici encore une demeure nouvelle
Où vous allez entrer. Ça ne vous effraie pas?
Combien de temps resterez-vous?...
Je tâcherai d'être bon ce temps-là...
C'est si joli le ton de vos paupières près des joues!

. . . .

Tu l'as beaucoup aimé? — Oui. Nous nous sommes sé
Sans un mot. La voiture allait au pas. Je regardais

La route; le conducteur était assis
Sur le brancard avec un grand chapeau de feutre gris...
Comme il y a longtemps de cela, mon Dieu!
— Douce voix! douce voix! irréelle figure!
Je te consolerai, tu verras, de mon mieux.
Je voudrais te bercer avec un grand murmure,
D'une religion profonde, sans paroles,
Chère tête, et par avance résigné
Au phénomène argenté de tes pleurs, mon beau saule!
Je te sens bien à tort tout émotionnée;
Nous allons entrer là. Il y fait bon vivre : on me l'a dit.
La contrée de bonheur que ton désir caresse
Tu la sais chimérique, et vaine ta tristesse!
Étire-toi, va. Étends tes belles mains à la nuit...
— Vous ne m'en voulez pas? — Non. Et soit béni
L'apprentissage douloureux de tant d'années
Qui t'a suavement habituée aux lèvres...
— Dire que c'est ici que vous m'avez menée!...
Voilà ma vie. Et vous?... — Oh! moi...
Tu ne comprendrais pas, tu es bien trop jolie!
Chut! ne dis rien, tais-toi... je te vois, je te vois,
A travers tes yeux d'eau que le ciel a remplis,
Je te vois à travers ton front où j'ai soufflé,
A travers ta souffrance et ta simplicité,
Je te vois, je te devine, tu es là,

Dégantée à jamais pour mes mains entr'ouvertes,
Et du geste divin de ta tristesse offerte
Tu as ramené toute l'ombre sur nous deux...

Allons, on peut entrer, maintenant? — Si tu veux.

ET VOICI LE JARDIN...

Et voici le Jardin charmant... etc

Romance d'opéra.

ET VOICI LE JARDIN

Et voici le jardin charmant... Ombre, parais!
Tremble, amour! Chantez, nuits! Éveille-toi, forêt!
Le voici l'ineffable, odorant, portes closes,
Bleu de feuillées et lourd de ciel, bourré de roses...
Jardin, jardin, voici ton pâle jardinier!
Jardin fou, vierge encor, jamais remanié,
Où j'ai mis mon printemps avec mon univers,
Pour ouvrir à mes bras ton trésor toujours vert
D'où vient cette indicible et forte exhalaison,
Lève-toi, lève-toi, odorante foison,
Aliscamps parfumés, ombres ressuscitées,

Où sont tous les amours avec toutes les grâces,
Et tout ce battement d'ailes réfugiées
Qu'y font les souvenirs vivants, à chaque place.
Pour l'inutile ami que le ciel vous rapporte
Ouvrez les deux battants musicaux de vos portes!

Tout homme a mis en lui quelques mètres de fleurs
Qui résument pour lui la poésie du monde.
Il a mis de côté les heureuses secondes,
Et s'en est composé un ciel intérieur...
Jardins sans lendemain qui meurent avec nous,
Parterres adorés où l'âme est à genoux!
Le mien fut à l'égal des plus beaux de la terre.
Nul n'en aura sondé l'essence solitaire
Que moi qui l'ai bâti fleur à fleur, brin par brin.
Et les hommes jamais n'en chercheront la trace,
Ignorant ce qu'il fut et tout ce qu'il contint,
Sa beauté, son odeur, sa forme, son espace.
Pas un, — que toi, qui sait? — pas un, ne devina
Tout ce que recélait son charme de ramées,
Jusqu'à ce qu'il mourût d'amour et s'exhalât
Dans sa décrépitude immense et parfumée...

PHRASE DE VALSE

PHRASE DE VALSE

Tu m'as dit qu'elle te chantait
souvent une valse allemande,
toujours la même... quelle était

Fragment de lettre

Mon pauvre cœur, en vieille valse,
On dirait qu'il s'en est venu,
Sur le chemin des archets calmes,
Du beau Danube...
Tu verras, c'est un pauvre cœur.
Une seule valse y est enclose
Comme l'eau dans le fond des fleurs...
Danube bleu... Valse des roses...
Elle s'est introduite une vieille fois
D'automne :
Depuis lors je la porte en moi,

Et je l'affectionne.
Elle est de ces choses de foire
Où l'on a mis deux ou trois airs,
Tout au plus deux ou trois airs,
Pour ne pas fatiguer la mémoire...
Ne la chasse pas encore, ne la chasse pas encore!
Ne sois pas jalouse de la vieille valse
Qui pleure encore.
Lorsque la nuit est pleine je l'y sens éparse.
Elle a de tels accents que tu voudrais mourir,
Quand elle sort des bois et de mon souvenir!
Ne chasse pas la valse voyageuse
Qui fit son nid...
Toute lassée des jours jaunis,
Un matin quelconque,
Peut-être elle voudra me quitter d'elle-même.
Ne la chasse pas si tu m'aimes...
Elle partira bien, toute seule, à la longue.

LA FONTAINE DE PITIÉ

LA FONTAINE DE PITIÉ

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles ;
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles? »

Des larmes sont en nous, et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
A tout venant, sans peur de tarir la dernière !
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne.

Non ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
Qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits et consolés;
Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles,
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

NOCTURNE

NOCTURNE

Sur le banc vert où dort la pluie
C'est là que va s'asseoir ma peine,
Vers le milieu de la nuit...
Seule, sans son maître, quand nous dormons,
Elle sort de la maison,
Et ce n'est pas moi qui la mène.
Nous, là-haut, nous rêvons en bruines paisibles...
Alors elle s'assied sur le banc de rouille,
Délassée, et le plus commodément possible...
Elle ne sent presque pas que la pluie la mouille,

Ma peine, ma bonne peine, ma vieille peine...
De là elle entend bien les fontaines,
Les rainettes au frais, toutes les autres tristesses
Compatissantes de la nuit.
Elle sommeille, tousse un peu, s'éveille, et puis
Regarde nos persiennes et la lueur qui baisse.
Elle dit : « Mon Dieu! Mon Dieu!... »
Elle sait que nous ne sommes pas heureux,
Que nous ne le serions pas plus sans elle,
Et que nous ne le serons jamais...
Et la pluie sent les fleurs nouvelles,
Et la pluie a le bruit de la paix...
Est-ce ma peine, est-ce la tienne?
Je l'ai mêlée avec la mienne.
Quelle est la mienne, quelle est la tienne,
Quelle est celle qui parle en bas?...

Et quand je la retrouve, au réveil, dans les draps,
Ainsi qu'au soir d'hier entre moi et toi,
Belle comme au matin sont belles les fenêtres,
Je sens qu'elle a l'odeur d'une nuit de poète.

PRESQUE HEUREUX

PRESQUE HEUREUX

Sur une Kinderscene de Schumann.

Presque heureux, pas tout à fait.
Pas tout à fait mais presque assez,
Juste ce qu'il faut qu'on ait
Pour ne pas être embarrassés.
Bonheur qui souffle sur les tempes
Et qui s'assoit sur les genoux,
Tulles d'amour et collier d'ambre,
Bonheur à toi, bonheur à nous...
Il n'en faut pas plus que cela,
Un petit peu mais pas beaucoup,
De quoi faire un oreiller bas
Pour la flexion de ton cou,

De quoi faire que rien ne blesse
Ta respiration charmante,
Et lorsque le soir dit : Maîtresse,
Que le matin réponde : Amante !
Un bonheur clair qui s'associe
A la nuance choisie,
Un bonheur presque à la limite,
Un bonheur assez douloureux
Pour que l'on espère encor mieux ;
N'est-ce pas celui que vous dites,
Ou celui que je vous ai dit ?
Ce bonheur, vous savez, qui fait
Que l'on croit pleurer lorsqu'on rit ?
Ce n'est pas un bonheur parfait,
Mais c'est un bonheur comme un autre…
Oh ! ce n'est pas *le leur*, mais c'est
Très bien parce que c'est le nôtre.

L'ABEILLE

L'ABEILLE

Va dans la vie et sois l'abeille
Qui me rapporte le miel
Des journées, ce que t'a donné le soleil,
Ce que t'a procuré le ciel !
Moi je reste, avec deux doigts d'ombre
Autour de ma tête abritée,
A attendre que le soir tombe,
Et que tu sois bientôt rentrée...
Sois l'abeille et tu me diras
Comment l'éternelle aventure
A disposé ce beau jour-là,

Comment était la feuille mûre,
La campanule et le lilas,
S'il y avait de belles sentes
Aux flancs des coteaux que j'ignore,
Afin que sur ta bouche je sente
Ce que tu rapportes d'aurore.
Tu t'es donnée, ô ma chérie,
A toutes les branches des bois.
Donne-moi la mélancolie
De les respirer, toutes, sur toi.
Tu bus le vin et je suis ivre.
Oui, j'ai senti le soleil vivre
Si tu l'as senti vivre, toi!
Oui, j'ai vu la mer, je le jure,
Puisque tu trempas ton aile à son bord;
J'ai pressé toute la nature
Pour en faire le miel d'or
Que tu ramènes, goutte à goutte,
Puisque je t'ai pressée, toi, toute!...
Murmure, chante, parle, invente,
Reviens encore, toute sonore,
Autour de ma tête penchante
Refaire ce bruit que j'adore,
Dernier soubresaut de ta joie!
Le matin, c'est moi qui t'envoie

Par les champs, sur toute la vie.
Si tu butines c'est pour moi, —
Et si tu m'oublies, je t'envie...
Tu m'apportes le souvenir
De la terre, de vos baisers.
Lorsque je te vois revenir
Du plus loin, j'ouvre la croisée...
O parfum, ô vent, ô douceur!
Voilà que tout s'est apaisé.
Maintenant je vais repasser
Sur tes lèvres les belles heures.
C'est mon tour et c'est mon moment.
Il faut bien que finalement
Tu reviennes au maître qui veille...
Voici le soir : moi, je t'attends.
Rentre en mon cœur, abeille!

VERS GRAVÉS

SUR UNE OMBRE

VERS GRAVÉS SUR UNE OMBRE

Ton ombre est chose couchée,
Au matin légère, et courte à midi,
Elle est paresseuse et couleur foncée,
Comme un serpent noir elle est engourdie...
Tantôt elle a chaud, tantôt elle a froid.
Quand on y met la main on la sent brûler
Ou transir, ou encore flamber
Toute grande devant le feu de bois.
Elle est quelqu'un dans la chambre : elle est là.
Elle s'étire, splendide, et le chat ,

La regarde. Respirante elle s'effondre,
Ou bien se tend comme une toile ;
Elle ressemble à sa sœur l'ombre
Qui passe sur les étoiles...
Et, toujours à tes pieds liée,
Sa tige d'algue balancée
Se termine par un mouvement
Comme les choses de la mer.
Elle est celle que l'on surprend,
Dans la journée, sur les champs...
Ton ombre, parmi les fleurs du parc légère,
Appuie à peine et se fait bleue...
La voici rentrée. Elle flambe
Toute grande devant le feu.
C'est l'heure où elle te ressemble...
Ton ombre est chose ravissante,
Ton ombre est chose merveilleuse,
Et dans ce moment où tu chantes
Elle a l'air de prier Dieu.

LES VIEILLES FEMMES

LES VIEILLES FEMMES

.es vieilles femmes, toutes prises d'amour,
.es vieilles femmes ne sont pas toujours immobiles
.u bord des lampes qui filent...
'our qu'on ne le voie pas, elles font un détour,
'uis, brusquement, après s'être bien assurées,
lors elles sont, au contraire :
.apides, palpitantes, jeunes, craintives,
rémissantes, ravies, chagrinées, égarées,
ntr'ouvertes comme des sources qu'on ravive.
lles vont au vent d'été, parfumées...

Transfuge inconsolé de natales tendresses,
Leur âme en voyageant fait de longs bruits de pl
Il y a comme un poids de fleur qui les oppresse
Leurs lèvres battent vite, vite, comme en retard.
La fleur qui fane, le nid qui tombe, l'oiseau qui pa
La moindre chose les fait se presser
Hâtivement ; — elles sont
Très peu couvertes, les vieilles, pour la saison,
Éperdues, importunes, bégayantes, embaumées !

MIDI

MIDI

Silence. Calme plat. Guêpes à la croisée.
L'été morne a des tons heureux de femme blonde.
Il n'y a pas d'oiseau sur la mer apaisée.
On entend des grillons dans la terre profonde...
Mon crayon fait courir son ombre au bord des pages...
Il me semble n'avoir pas commencé à vivre...
Dans quel moment précis suis-je? Quel est mon âge?
Ai-je aimé?... O clartés, là-bas, sur la mer libre!...
Le soir ne viendra pas ; ce serait trop dommage!...

Alors, c'est vrai? C'est sûr?... Tout est bien?... Rien a
Le globe bleu du jour passe dans sa lumière...
Aimer? Penser?... Il fait si joli... Pour quoi faire?

C'est peut-être cela qu'ils appellent bonheur!

SIX HEURES DU SOIR

SIX HEURES DU SOIR

C'est l'heure sur la route où le soleil est bleu.
Les branches font au vent des gestes de mains lasses,
Et d'arbre en arbre se transmettent un adieu.

Il faut bien que le jour se fasse et se défasse,
Et tes cheveux tombés sont le signe du soir.
Tout s'affaisse à présent vers le creux de ton ombre.
Tout descend, on dirait, le soir un petit peu,
Tout descend, d'une ligne ou deux.
Les oiseaux ont choisi la branche inférieure,
Les branches que l'ombre gagne les premières…

Et toi, l'enfant qui ris, va, baisse aussi les yeux
Car la terre, le soir, aime qu'on la regarde.
Les nuages eux-mêmes trouvent que le soir tarde.
Ils n'avaient pas au ciel bougé de la journée,
Et les voici qui veulent aussi se poser,
N'est-ce pas? comme tous? — voyageur qui décline,
Nuage, cœur du soir, amoureux des collines!

C'est une heure extrêmement affaissée, une heure
Où l'on dirait que rien ne bouge et tout demeure,
Une heure qui se clôt et qui retient en elle
Toutes les fumées bleues qui vont monter ce soir,
— Seules âmes qui se décident à partir... —
Son cœur de cendre aura beau leur dire au revoir
Les fumées s'en iront pour ne plus revenir...
De temps en temps aussi, sur la mare, au milieu,
Du grand passé de l'eau, grand comme la mémoire,
Montent, dans un retard étrange et douloureux,
Des bulles, baisers vains crevés à l'air du soir.
Et quelque chose aussi se détache de nous
Quelque chose d'heureux qui s'échappe et de doux,
Et l'on sent vaguement, au ras du sol plus sombre,
Comme un bonheur léger accompagner ton ombre.

Mais tout cela qui flue encore va s'éteindre,
Dans le soir amorti et très atténué,

Comme une âme d'enfant dont le sort est de craindre.
— Car quelqu'un dans le ciel va venir surveiller, —
Pour que, de l'un à l'autre bout du firmament,
Plus rien n'ayant le droit de sortir à la brune,
Tout soit rentré dans l'ordre et dorme infiniment
A la passée de la lune.

PAGE

PAGE

Nuit. — J'ai porté le vase de roses à la fenêtre.
Je ne les ai pas réveillées. Nul pétale n'est tombé..
Je jouerai du piano quand l'aube va paraître...
Lasse de trop d'amour et sans doute très rose,
On t'entend respirer dans la chambre à côté.
Et, dans la maison vaste où tout dort et repose,
La petite nuit marche à pied de bas..... Mais moi
A mes lèvres mouillées je garde ton baiser
Et l'approche de la fenêtre ouverte sur les bois...
— On ne perçoit rien d'autre que le souffle de la cheminée...
Et puis, de temps en temps, c'est la bûche qui rêve
Et qui marmonne, en s'éteignant, je ne sais quoi!

Tu dors, et je suis là, et la nuit est très belle.
Les cils des étoiles luttent contre un pâle sommeil.
D'ici même je te distingue, et c'est charmant...
Tu as penché la tête à droite en t'endormant...
Je vois la tache claire de ton épaule nue.
Qui deviendra de plus en plus claire d'heure en heur
Dehors commence à s'éveiller la petite voix saugrenue
Des bêtes; elle se mêle à la voix monotone et plus gr
Qui, comme un long chagrin qu'elle aurait dans le c
Sort éternellement de la bûche qui rêve...
La campagne adorable nous envoie son odeur.
Le jardin apparaît, tout blanc, décoloré.
Je ne sais quelle brise erre dans les allées,
Et, comme il faut attendre que l'aube veuille naître,
Sur mes lèvres mouillées, salines, ventilées,
Ton baiser sèche à la fenêtre.

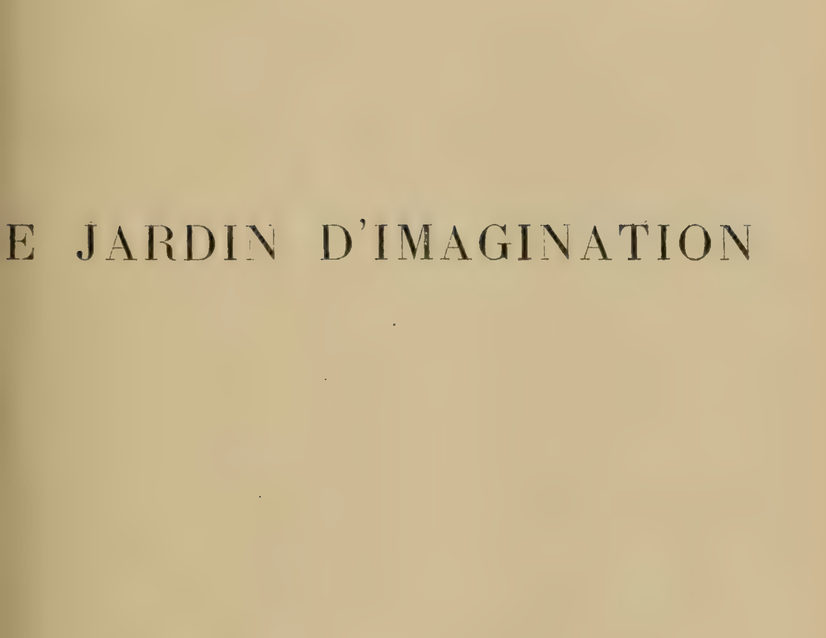
LA LETTRE DU JARDINIER

LA LETTRE DU JARDINIER

MADEMOISELLE,

Je prends la plume pour vous donner des nouvelles
Du jardin. Il est très joli en ce moment.
Si vous venez à Pâques ou plus tard qu'au printemps
Vous le verrez. Il s'est levé ce matin
Tout mouillé de votre souvenir. Il y a tout plein
Des fleurs que vous m'avez recommandées :
Le tissu provincial des pensées,
Des pains de roses tout partout,
La cendre effritée des lilas, si pimpante,
Et les glycines au corps mou
Que vous nommez : fleurs flottantes,

Les œillets mâchurés pour vos mains sensuelles,
Les tulipes de cire et l'œuf creux des magnolias,
Un seul soleil ouvert, pareil à votre ombrelle,
Le rayon de miel rouge du dahlia,
Le lys paralysé qui meurt devant la porte,
Et, dans la prairie, en récréation, par intervalle,
Les cent mille demoiselles marguerites aux joues pâles
Il y a des fleurs et des fleurs de toutes sortes!
Depuis les mouches bleues qu'on appelle myosotis
Jusqu'aux papillons roses des pêchers. Les iris
Et les glaïeuls donnent cette année et font
Des fusées et des fuseaux, de-ci de-là, à profusion.
Mais tout cela s'ennuie après Mademoiselle,
Et bien qu'il ait fait beau depuis la dernière Noël,
La joie attend que vous veniez, pour y venir...
D'où la mélancolie qu'ici nous avons tous
Pour un arbre sans nid, pour le jardin sans vous.
Croyez, Mademoiselle, à tous mes souvenirs.



E JARDIN D'IMAGINATION

LE JARDIN D'IMAGINATION

On nous a appris tant d'amoureuses
Que, mutuellement, ou les sent rapprochées...
Elles font jardin dans notre esprit, mélangées
Un peu avec les fleurs qu'elles choisirent
De leur vivant ; car les célèbres amoureuses
Ont toutes une fleur élue, qu'on étiquette
A leur souvenir et qu'on leur passe au cou...
Et c'est, dans le jardin connu des Marguerites,
Dans les enclos du soir où se font les visites,
Chaque amoureuse avec sa fleur, une par une,
En plates-bandes et sous le clair de lune...
Elles sont là, unies, en processions tristes.

Si l'on sort du Jardin on voit les paysages
Où leur vie s'écoula, — les unes au village,
Les autres dans les bois ou dans les forêts noires..
Et, peu à peu, l'on commence à apercevoir
Toutes les fleurs croupies
D'Ophélie,
A mi-eau ses roses étouffées...
Mignon en camisole et ses fleurs d'oranger...
Et vous, beaux attributs des belles du soleil,
Grenade de Carmen et mûrier de Mireille...
Lucie crépusculaire apparaît : elle écarte
Une branche de saule avec des mains de harpe.
C'est une dame tourmentée.
Puis, plus près de nous, Dorothée,
Les amoureuses allemandes,
Et les fleurs de sureau et les fleurs de lavande...
Et Charlotte sur ses perrons de réséda...
Qui donc encore? Ah! oui,... sous les lustres en fête
Je ne sais quelle dame morte en camélias...
Et puis la poitrinaire au temps des violettes...
Ah! je te dirai les ballades
Des belles dames malades
Qui triaient des fleurs...
On les voit en tressant elles-mêmes leurs couronnes
Qui vivront jusqu'à la Toussaint d'automne,

La Toussaint ou la Chandeleur...
Cela fait rêver leur mort très bonne, très belle,
Avec un peu de somptuosité
Puisque vous autres fleurs vous en avez été,
Vous qui mourez pourtant de la façon habituelle...

Nous deux aussi nous aurons nos fleurs.
C'est une vérité terrible. — Les vois-tu?
Ceux qui les choisiront sauront-ils les meilleures?
(Cette sentimentalité suprême et convenue
Me paraît tendre...)
Quand nous serons loin l'un de l'autre, vers septembre,
Chacun dans son pays, dessous les herbes fines,
Et que nous porterons sur nos pauvres poitrines,
Comme un beau compliment, les fleurs qu'on aura mises,
Passeroses des passereaux, violettes grises,
Ah! si je pouvais t'envoyer les miennes!

LE POÈME

LE POÈME

n vers c'est un lointain rideau de peupliers.

u bien l'ombreuse allée et la voiture au pas.
s miens sentent parfois la bonne humidité,
s uns à la campagne et d'autres dans un parc,
eux qui sont à la ville ont envié ceux-là!)
ais, tous languidement portant le même été,
u'est-ce qui les fait donc frissonner dans les cimes,
ue ce soit celui-là, maigre et bleu par les champs,
u les plus forestiers ou les plus maritimes?
u'est-ce qui les fait donc trembler pareillement

De bas en haut jusqu'à la cime balancée?...
Ah! quel même chagrin habite au cœur des branches
Les lie d'une douleur obscure et très foncée?...
Ces vers serrés, pareils à la grande feuillée,
Quelle invisible peine est là qui les dérange,
Et, quand l'air tiède et doux ne contient pas un souffl
A quel vent inconnu ont-ils donc répondu?
Ils sont extrêmement sensibles : un rien les trouble..
Peuplier, à l'orée des bois, que penses-tu?
Pâle, de la pâleur des longs pressentiments,
Tu gardes la forêt, et ton souci s'exhale
D'un geste féminin élancé et charmant,
Et, plein d'un vieux restant de soleil, tu murmure
Là-haut, tout seul, ami, ton murmure natal!
Eux, à l'intérieur, les grands arbres s'éprennent.
Ils forment tout un peuple enchevêtré d'allées,
Où tremble au bout le rideau léger de la plaine.
Ah! comme ils sont pareils vraiment à la forêt,
Ces vers si fortements pressés qu'on s'y perdrait!...
Poème, bien aimée aux mouvements de palmes,
J'ai traversé ton cœur comme un petit bois calme.
Les ramiers par moment ont remué les voûtes.
Et tu fleurais la feuille chaude et le duvet.
J'avais peur de ne plus m'y retrouver jamais
Tant les branches s'entrebrouillaient, et tant la rou

Est longue! Pas de ciel autour des mares; seule,
La lumière de l'eau emplit toutes les feuilles.
Mais voici que les arbres claircissent. La lisière
Est proche, et vient l'odeur des menthes que l'on cueille
En plaine. C'est la fin. La plainte est plus légère
Et plus domestiquée, l'on dirait, dans les branches.
Brusquement on débouche. Tout ciel. L'air est immense.
Le vide solennel et muet de la plaine.
Et, seul, pour terminer l'horizon du poème,

Là-bas le bleu lointain rideau des peupliers.

DANS L'ALLÉE

DANS L'ALLÉE

Tu te mis là, jeunesse, à deux pas, accoudée,
Avec tes yeux sans rêve et ton front sans idée,
Interrompant, pour prix de ma tendresse offerte,
Ta joie de jeune chien dans la campagne verte,
Et ton profil venait appuyer sa pâleur
Sur fond de lierre dur et de troène en fleurs...
La jeunesse est pareille aux portes gazonnées :
On y voudrait coucher ses dernières années.
Moi, j'étais là, pensif, timide tout à coup
Dans cette ombre, honteux comme un vieux rendez-vous,
Et ton rire cruel, terrible et minuscule
Scandalisait divinement le crépuscule.

J'avais peur; mon amour était doux à pleurer.
Rien que pour voir je m'arrêtai de respirer,
Et je ne trouvais plus ce qui nous reste à dire
Lorsque l'on a passé l'âge exact du sourire...
Toi là, moi là, parmi cette fin de journée
Et le soulagement exquis de la rosée,
Nous restions, l'un trop lourd et l'autre trop léger,
Avec un petit vide entre nous, et c'était
— Seuls ainsi, à demi craintifs et sans un mot, —
Charmant comme un vieillard qui regarde un oiseau.

L'AUTO PASSE

L'AUTO PASSE

La route. Les lilas... Tout près une auto passe,
Traversant, à pleins bonds, la campagne de Pâques
Verte et bleue, et frôlant les branches dépassantes
De la maison où nous avons ce printemps-ci
Posé dans le gazon tout frais, auprès des sentes,
De l'eau vive et parmi la jeunesse des nids,
Notre amour, nos certitudes, notre espoir sûr.
Et cela donne un très grand charme à cet azur...
L'auto passe.

Les pies du peuplier ont fui sur le chemin ;
La poussière trembleuse est retombée en place...

Ce n'était rien.
Rien qu'un tressaut dans la lumière, qu'un coup d'ail
Au passage, éventant les choses domestiques,
Égratignant le vert des prés, le blanc du ciel.
Pourtant un sentiment d'infini est en elle
Dans cette automobile errante, et je m'applique
A deviner pourquoi ce soir elle me laisse
Un si poignant silence intérieur... Pourquoi?
Tant de choses déjà ont passé près de moi!
Que me fait celle-ci?... Pourquoi?... Qu'est-ce?
J'ai comme une impression de doute. Cependant
Ma main est là avec les deux tiennes dedans;
Il fait beau, clair, charmant, autour de nous.
Le ciel flambe et l'herbe nous vient jusqu'aux genoux.

Oh! comme elle a fui vite, as-tu vu, tout à l'heure?
Ne te semble-t-il pas qu'elle nous fasse injure
Et qu'elle ait méprisé un peu notre bonheur,
Elle qui passe avec l'affreux dédain de ce qui dure
Et qui franchit d'un bond l'espace de deux cœurs?...
Il est donc des pays plus beaux que nous au monde
Qu'elle n'a pas pour nous freiné son aile prompte?
C'est étrange, ils n'ont pas senti notre bonheur
S'exhaler doucement, vers eux, les voyageurs?
Rien ne les a tentés... rien, pas même une fleur!...

'e serions-nous donc pas le plus beau paradis
our qu'ils n'aient même pas vers nous tourné la tête?
[on arbre, mon jardin, ma maison, ma retraite,
'out cela je l'éprouve et tu l'éprouves, dis?
ıtensément... Pas eux... Pourquoi?...
ue c'est étrange! on vit, on aime et l'on désigne
eux arpents de terre, un coin de prairie, des vignes,
'es blés. On dit : « C'est beau! Que c'est beau! Vivre là!
vec une seule amie..., avec toi... »
t puis voici qu'une chose qui passe
ous fait sentir obscurément que c'est un leurre,
ue le bonheur n'est jamais là, ni tout à l'heure,
i maintenant, quoi que l'on dise, quoi qu'on fasse,
u'il n'est pas plus entre nos mains que dans nos yeux,
: que ce n'est pas vrai que ma prairie soit belle.
ue ce bonheur qui paît dans l'herbe n'est pas mieux
ue tel bonheur fictif... Alors l'âme chancelle.
ɔute la confiance en soi se rétracte ...et les haies
'uissantes du beau printemps attendrissant
le chemin des bois, et la maison que j'ai,
le ciel pur auquel j'ai dit ce que je sens,
sa petite main mouillée par les lilas,
charme de son sein mêlé à ce grand charme
:s choses vertes qu'est un jardin — tout cela
ı'on avait la folie, absurde et douce à l'âme,

De trouver émouvant entre toutes les choses
Et beau à le serrer fortement sur son cœur,
Tout cela apparaît subitement morose,
Étroit comme le plus vulgaire des bonheurs.
On a le sentiment de sa limite, à cause
De cette force libre et tout ivre d'ardeur
Qui file, n'ayant pas même, à travers les branches,
Dans la pénombre grave où ta clarté se baigne,
Distingué seulement ta robe rose et blanche...

Il ne passera plus d'auto dans la campagne
Ce soir. Rentrons... Comme on est peu de chose!
Comme on n'est sûr de rien, mon Dieu! A la merc
D'un frisson dont le meilleur bonheur s'obscurcit!
Et par ce printemps bleu et sous les branches roses
Avec dans ma main tes deux mains, il a suffi
Que cette chose errante traversât ces choses
Pour qu'elle ait mystérieusement, tout à l'heure,
En ce beau soir facile où l'âme s'ouvre toute,
Troublé d'un sourd émoi, d'une angoisse et d'un dout
La paix d'un vieux lilas, d'un chemin et d'un cœur

LES DEUX AMIES

LES DEUX AMIES

nature et la femme ont des saveurs pareilles :
une attire l'enfant, l'autre accapare l'homme;
toutes deux sont le vin-fleur que l'on conseille
qui pleure une ivresse, à qui réclame un baume.

eux saule du chemin de mon enfance morte,
j'appuyai mon front pour que tu le rassures,
j'ai senti vraiment battre en ta sève forte
sang de solitude amer de la nature,

Silencieux ami de l'enfant qui commente
La leçon grave et le grand charme bienfaisant,
Et qui chérit alors, comme on aime à quinze ans,
La maîtresse aux doux bras qu'est la terre charmant

Je n'ai fait que changer d'épaule en te quittant,
Et la vie seulement substitue à ta force
Comme un bonheur plus lâche et plus intermitten
Des bras à ta ramure et la chair à l'écorce.

Oh! certes, elle n'a ni ton front ni ton âme!
Quelque chose de moindre et de plus adouci
L'incline à moi et fait qu'en elle j'apprécie
La grâce misérable et frêle de la femme.

Mais elle a remplacé, peu à peu, sans secousse,
Tout ce qui fut ma joie et ma force et ma vie,
Tout ce que j'aspirais, enfant, dans l'embellie,
L'automne des soleils, la rosée sur les mousses,

Et le bonheur trop pur de la plaine et des bois,
Et les pommiers fanés et la meule odorante,
Et ces nuits tendres des campagnes où l'on voit
Chaque village avec sa lune différente...

O forêt framboisée, forêt de la fougère,
Toi là-bas, l'étrangère aux yeux roux et brutaux,
Dont on entend gémir les âmes prisonnières,
Et qui poses ton drame obscur sur les coteaux ;

Grand arbre qui, le soir, respires des oiseaux,
Ceux de la plaine, des jardins et des collines,
Et qui retiens, durant le sommeil d'été chaud,
Le souffle crépitant qu'ils font dans ta poitrine ;

Brise des amandiers sur la mer exhalée,
Et toi, mer, printemps bleu tout effeuillé de voiles,
Où, nue, entre à mi-corps, tremblante et reculée,
Comme un oiseau se baigne en frissonnant, l'étoile ;

Carmel religieux des fleurs de la montagne,
Chape des nuits, ô lune à la glace qui craque,
Ou toi, familial angelus des campagnes,
Qui mets un grand baiser au front les soirs de Pâques,

Nature, ma nature, ombres, charmes, nuances,
Délicieux amis, je ne vous verrai plus.
Vos calmes voluptés, vos molles transparences,
Et la nuit au grand cœur, je ne les verrai plus !

Car je suis mort à vous venant de naître à elle.
Car votre émotion ne se partage pas,
Et c'est de vous quitter que je me sens plus las.
J'ai perdu votre goût profond et naturel.

Pourtant, ce n'est pas vrai! rien n'est mort, rien chan
Seulement la nature a fait comme moi-même :
Son âme libre a mis une chaîne qu'elle aime,
Et se range, amoureuse, à ta captivité.

Lorsque tu tends vers moi les paumes de tes mains,
Ce n'est pas seulement moi qui m'y précipite,
C'est tout l'azur du ciel, le soleil des chemins,
Qui viennent, d'un élan, vers elles, si petites!

Il semble qu'après moi tout suive, à leur appel,
Vers la maîtresse unique et la raison des jours.
De l'horizon, bois, plaine, onde, ciel, tout accourt!
Et l'immense univers va se poser en elles.

ET PUIS VOICI LA RUE

Et voici le jardin... et puis voici la rue...

Romance d'opéra.

LA VILLE

LA VILLE

La ville dort. Elle est à moi. J'en suis le maître.
Je passe dans la rue en touchant les maisons,
Comme les anges de Noël. Oh! quelle exhalaison
De silence s'est échappée de ces fenêtres!
Je mets l'oreille à chaque porte.
J'entends le petit bruit régulier des cœurs.
Les maisons rêvent; des souffles sortent,
De petits souffles courts de peine ou de bonheur...
Eh quoi? Cela la ville immense et frémissante,
Réduite à ces blocs gris de cendre que je touche?
L'odeur de l'âme passe et filtre par les fentes...
J'entends le râle doux et plaintif de leurs bouches...

Un cocher ivre au loin fait racler les pavés...
Plus près, un pas mystérieux répond au mien.
Ohé! là-haut! les cœurs heureux, les cœurs crevés,
L'étreinte, les soupirs, la mort, la chair qui geint,
Ohé! le crime et les baisers,
L'enfant, la femme, le vieillard,
L'homme qui veille et qui médite,
L'âme qui naît, l'âme qui part.
Toutes vers moi, petites, petites, petites!...
Demain la ville interminable vous prendra,
Mais cette nuit, vous m'appartenez toutes, toutes!
Le long du trottoir noir je vais, j'écoute,
En glissant, à pas d'ange, au fond des avenues...
Et je sens dans mon cœur universel et triste
Retentir le sommeil des âmes inconnues.
Je vois leurs vies dans tous leurs actes. J'assiste
Au déroulement des journées.
Je partage leurs joies, leurs plaisirs devinés.
Ils ne me cachent rien, les pauvres, de leur vie!
Ni celui qui pense ou qui prie
Ni celui qui chante ou qui meurt...
La nuit exalte dans mon cœur
Les secrets qu'elle me confie.
Je dirai tout ce qu'ils me disent,
Leurs heures violentes ou grises,

Le couple oppressé des amants,
Et dans la ville exacte, intense, souveraine,
Je dirai le cheminement
De leurs destinées incertaines...
Demain ce que j'ai su, tout ce que tu m'as dit,
O ville! se perdra dans la vaste rumeur
Qui monte de toi, lourd Paris,
De tes quais, de tes ponts, des magasins, des gares,
Du bruit souterrain de tes roues,
De tout ce qui s'exhale, éperdu, ou s'effare
Dans ton soleil ou dans ta boue...
Mais moi je garderai l'intime confidence
Que tu m'as faite cette nuit.
Maintenant je retourne en paix vers mon silence,
Passant banal de la ténèbre de Paris.
Je m'en vais parcourir, lentement, sous la pluie,
Le quartier pauvre, la frissonnante avenue,
Grenelle ou Rochechouart, les Ternes, l'Opéra...
J'avancerai dans le rayon blémi des rues,
Notant en moi l'écho de ces voix disparues...
Et je m'endormirai quand tu t'éveilleras, —
Quand tu t'éveilleras, Plaisir, et toi, Douleur!
Dors bien, la ville!... Une heure encore... une heure...

A LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

La lampe a le feu fixe et figé des planètes
Et la flamme rigide est là qui me regarde
Avec un œil d'éternité... Elle n'est pas inquiète,
Elle ! Nul vent ne l'effleure ou ne retarde
Son âme qui me vient quand je la veux, trop vite,
Serviteur toujours prêt, harnaché, mécanique,
Avec son air un peu hoffmannesque de sortir
Aussi précipitamment de ce mur qu'il y rentre !..
Bien pauvre ciel, en somme, que ce ciel
D'appartement, ayant cette étoile pour centre,
Toute semblable à la vieille lampe habituelle
De mon enfance, oui, pareille, telle quelle,

Alors qu'elle éclairait le front doux de mes sœurs,
Et qu'on emmaillotait son étroite lueur
Avec un peu de percale crème
Ou rose ou bleue, selon qu'on aime,
Comme on habillerait des poupées,
De petites poupées, raides, emmitouflées
Sous les fanfreluches, les chiffons, les dentelles !...
Mais, avec son chapeau plissé à grandes ailes,
Notre lampe électrique est encor plus poupée.
On la pose, on la renverse, ainsi que l'on jette
Un joujou de bois peint qui demeure extatique
Et continue de regarder les choses d'un air bête...
Seulement, du plafond, des angles, des appliques
Et de toutes les eaux du cristal, de partout,
La lumière jaillit, quand on veut, tout à coup,
Impatient qu'on est de voir un maximum
De clarté s'élancer, sourdre, éclater, bondir,
Sous la pression de nos mains brusques d'homme.
Et le feu grimpe, alors, à tout. C'est un plaisir
De le voir, bien au long des corniches s'étendre...
Cependant comme on sent, malgré tout, qu'il s'anim
A froid, et que sa flamme ne fait pas de cendre !
Par exemple, elle porte au paroxysme
La beauté ruisselante et dorée de nos femmes...
Elle a du luxe à défaut d'âme,

'enant plus du rayon que toute autre lumière...
Elle emplit les cheveux; elle fait des crinières
'ivantes de deux mèches folles sur un front...
'amour te suit de l'œil, nimbé, dans les plafonds,
'eu sans chaleur, subtil, artiste, approprié
ces moments de luxe où tu parais, lustré,
)omestique élégant et délicat
)e nos désirs et de nos rêves...
« Tout cela?
)iras-tu. A quoi bon tous ces mots, pour si peu?... »
lais, chérie, sais-tu bien que ce peu c'est beaucoup?
'est le feu, le cher feu qui rend le soir plus bleu
t ton front plus charmant avant qu'il ne s'endorme.
!uel qu'il soit, ma chérie, il faut aimer le feu...
ur ta chair, sur tes lourds cheveux
faut ce manteau d'or épais et magnifique,
t quand la peur du soir s'insinue et nous frôle
aime à voir circuler ces frissons électriques
ur l'eau pâle de ton épaule.

utrefois quand mon père, au soir, soufflait la lampe,
e feu mourait dans la maison.
aintenant il veille. Il est là, qui rampe
ans le mur, qui s'enveloppe au fond
e l'ombre, prêt à surgir, d'un bond :

C'est le sommeil de la lumière.
Nous avons adopté cette amie coutumière
Dans nos demeures. Elle préside à tous nos actes.
Lumière abstraite, mathématique, exacte.

Pourtant il est un soir qu'elle est inopportune,
Un soir qu'elle nous gène affreusement, un soir
Où son regard fixe et sans âme aucune
Irrite cette femme, au pied du lit, en noir...
Car nous ne voulons pas qu'elle éclaire nos morts
Car elle ne meurt pas, elle! Et nous voulons enco
Une flamme qui se consume
Qui palpite, s'émeuve, et qui comprenne
Notre vaste amertume...
Ce soir-là, les bougies dans la maison s'allument.
Ce serait pour nos yeux comme une atroce gêne
De supporter ces grands yeux d'or
Dont l'intensité terrifie,
Et de voir, au milieu de ce sombre décor,
Nous qui restons lorsque tout passe,
La rigidité implacable de la vie
Éclairer, fixe, et face à face
L'autre rigidité soudaine de la mort.

AU TÉLÉPHONE

22.

AU TÉLÉPHONE

Ta voix est prisonnière
Dans le coffret de bois.
Elle glisse, afflue, plonge et disparaît.
C'est ton âme qui monte à travers les parois,
Ton âme gaie et chansonnière.
Je suis seul ; toi tu t'en vas au bout du monde,
Et tout d'un coup dans le coffret
Je tiens ta voix comme une perle.
Le son de ta gorge déferle
Comme une vague vagabonde
Qui traverse la mer pour mourir à la rive...
Une bouffée de toi m'arrive,
Et, calice intime, on dirait
Que ce que je porte à ma bouche

Est une coupe où je bois
Le prolongement de ta voix,
Le souvenir de ta bouche...
Ton être sourt, une seconde,
Absolument comme les sources passagères
A la surface jettent une onde
Puis se recoulent dans la terre.
Ton être vient s'enretrouver
Le carré d'ombre familière,
Puis il s'échappe, il fuit les lèvres
Qui tremblèrent de l'avoir bu.
Le coffret se vide et n'a plus
Même l'aspect magique et survivant
Que prennent les choses belles d'avoir contenu
Les reliques de notre néant...
Désormais je ne te saurai plus!
Alors, devant ce bois d'où s'enfuit ton murmure,
Restant les yeux quêteurs et vaguement déçu,
Il me paraît que j'ai volé à la Nature
Ce miracle, et soudain — la marâtre! — je crois
La deviner furibonde, fâchée,
D'avoir laissé un peu s'échapper de ses doigts
Ton âme buissonnière, folle et désagrégée!

RESTAURANT DE NUIT

RESTAURANT DE NUIT

Cristaux craquants parmi le nonchaloir des roses...
Musique plafonnante, adagios languides,
Courbe des bras de femmes étirés dans des poses,
Cernures de la chair, clignotement des rides,
Bleu des regards dans les pénombres diamantées...
Et chaleurs brusques qui vous mordent à la nuque...
Ombre alcoolisée s'exhalant par bouffées...
Fleurs et baisers mâchés, carmins mêlant leur suc,
Vapeur du bruit, vertigineux oubli des choses,
Odeurs des parfums forts que la chair décompose...
Symphonie riche qui va répétant ses gammes
De couple en couple, sur fond neutre de décor :

Noire et blanche pour l'homme et rose pour la femm
Le tout vu à travers des vibrations d'or...
Faim de la chair, ardeur d'aimer, quête de joie,
Chaude soif dégustée peu à peu par gorgées,
Désir qui fais sur les victimes désignées
Peser l'œil attentif de la bête de proie,
Volupté de connaître et de vaincre à tout prix
Le secret de chacun, le mystère d'autrui,
Volonté d'assouvir, de presser, de ravir...
C'est toi, c'est toi qui es au fond de tout amour,
Obscure face de la Faim!... Dans le plaisir,
On entend haleter sur soi ton souffle lourd...
Et tout pourtant, ce soir, est léger, volatil!...
Les chairs prennent les tons dansants des abat-jour...
Les yeux encrés, cligneurs, rient à travers les cils,
La peau reluit parmi la matité des perles...
Par moments, du battant des portes, dans un fond,
Le coup de vent de la musique entre, déferle,
Emporte tout, fumée, amour, odeur!...
Restons...
Tous deux, nous n'avons pas dans l'âme, de ces joies
Nous souffrons d'une grande intimité froissée.
Mais l'air du vice heureux qui danse et qui festoie,
Pénètre doucement nos corps et nos pensées.
Une langueur nous vient, nerveuse, corrompue...

Laissons-leur emporter leur ivresse, veux-tu?...
Nous resterons longtemps dans la salle vidée,
Côte à côte, parmi des parfums refroidis,
N'ayant plus, devant nous, que du rêve en débris,
Des reflets sur la nappe où traîne une fumée...
Et, seuls, nous attendrons qu'à la vitre morose
Le jour naissant nous ait fait signe de partir,
Pour voir, dans l'agonie de la dernière rose,
La fin mystérieuse et triste du désir...

EVANT UN RIDEAU
DE THÉATRE

DEVANT UN RIDEAU DE THÉATRE

Le rideau de théâtre est là, — couleur du cœur, —
Devant moi. Longuement, je le considère.
Il est rouge. On dirait du sang sous des paupières
Baissées dans une morne et lourde pesanteur...
La prunelle est creuse, derrière.
Mais dans cette prunelle, je veux
Incruster mon rêve et ta vie;
Je jetterai dans cet œil creux
La douleur et la fantaisie.
J'y jetterai le cœur des autres,
Leurs passions jointes aux miennes,
Leurs espérances et les nôtres.

Viens ! nous allons mêler deux tendresses anciennes
Pour raconter au monde un peu de son histoire.
Nous dirons : « C'est la vie, cela. Il faut nous croire. »
Moi, j'écrirai les mots, et toi, tu les diras.
Je mettrai les sanglots
Que tu sangloteras.
Nous ferons retentir l'âme et tous ses échos
Sur des murs tapissés d'hommes silencieux
Dont nous verrons pâlir les fronts, brûler les yeux..
Tu diras la plainte et l'extase,
L'amour et la haine à la fois ;
Ils boiront à la lèvre enfiévrée, où je bois,
Le sel âcre des mots et le feu lent des phrases.
Viens ! Je t'apprendrai comme on pleure
Pour en faire une mélodie,
Pour en faire ce chant terrible, intérieur,
Ce chant de bête en agonie
Que parfois on entend, le soir, dans les campagnes
Et qu'écoute, tapi dans un mortel effroi,
Le public attentif des plaines et des bois...
Moi, je serai celui qui marche et t'accompagne,
Et qui, dans l'ombre, se tient coi.
Je serai le secret ; toi, tu seras la vie.
J'animerai, d'un doigt mobile,
La chair que tu personnifies...

L'ombre sera mon asile,
La lumière ton palais.
Essayons! Qu'importe! Il faut bien
Que le rêve nous tente et nous prenne aux poignets!
A ton archet, musicien!
Allons chanter les aventures
Que nous n'aurons pas vécues,
Et souhaiter la bienvenue
Au mensonge qui transfigure!
Je sais bien que tu partiras,
Que c'est cela qui te prendra,
Que mon rêve fera de toi une infidèle,
Mais bah!... Tant pis! La course est belle!...
Lève, rideau! Frappe, baguette!
Tu n'es plus même à moi. On t'attend. On t'appelle.
Le rêve impatient sort de nous. Es-tu prête?...
Et maintenant, cœur contre cœur,
Vers les conquêtes illusoires!
Ton visage sera ma gloire,
Et le masque de ma douleur.

L'ŒUVRE

L'ŒUVRE

D'où nous viens-tu, saveur constante de la vie,
Dont l'âme, chaque jour, s'accroît, se fortifie,
Ô sève qui nous bats à la gorge, — Ananké
D'angoisse merveilleuse ou de sérénité,
Dont on a le cœur lourd et la poitrine emplie?
Est-ce pour avoir trop vécu ou trop rêvé,
Que je puis te sentir en moi battre et monter?
Science, es-tu le fruit mûri des songeries,
Ou la chair, vive encor, le jaillissement pur

Des passions qui font se dilater nos êtres?
Lequel des deux?

On est trop vieux pour être sûr!
Comment savoir, quand on a l'âge où s'enchevêtrent
Tous les rameaux cueillis et les gerbes coupées?...
Forêt des entités, des mots et des idées,
Et toi, grande forêt des actes et des choses,
Comment vous distinguer, quand on avance en vous?...
Vos rameaux, vos élans, vos ombres, vos remous,
Se mêlent, confondus, dans ces métamorphoses
Où l'homme, en avançant, perd son chemin, forêts!
Fictions! êtes-vous chair humaine ou bien fée?
Vie ou néant? J'ignore, ah! j'ignore, et je sais
Seulement, voilà tout, que je vous ai rêvées,
An par an, jour par jour, fleurs d'hiver ou de mai,
Sur ces trottoirs, à ce balcon ou sous ces hêtres,
Par ce soir d'aventure ou par ce jour de deuil...
Vous arriviez du fond du rêve jusqu'au seuil
De mon propre tourment, ce seuil où ne pénètre
Que ce que ma voix hèle, au caprice des heures,
Les yeux fixés au loin, le coude à la fenêtre,
Appelant tout, et voulant tout, formes, lueurs,
Cette passante, avec son visage abrité,
Cette autre qui s'enfuit sans m'avoir visité;

onservant dans mon être entier l'envie tenace
'une aspiration profonde de l'espace
ù j'ai cru distinguer les cris d'anxiété
e l'univers... J'ai tout hélé, tout ce qui passe,
ire ou larmes, mystère ou clarté, peine ou joie,
es autres, leur visage ou terrible ou crédule,
'espérance aux grands yeux, l'angoisse aux grandes voix...
pauvre et pitoyable artiste qui modules
ur tout cela tes airs faussement inspirés.
ans ton mensonge obscur, qu'en est-il demeuré?
élas! tous mes baisers et mes enfantillages,
élas! votre tendresse et vos têtes posées,
emmes!... Hélas! tous vos récits, toutes vos pages
échirées! Cœurs étreints, caresses et pensées,
ous les graves, les consolantes, les jolies,
ortège harmonisé qui m'avez tant souri,
st-ce vous, est-ce vous que j'aurai pressurés
usqu'au sang, jusqu'au souffle ultime, pour en faire
et amas de mots gris et de fictions pâles?...
on pas! Tout est conçu, tout est imaginaire!
t votre passion et l'ardeur qui s'exhale
u visage oppressé, des mots et des paroles,
ensonges!... J'ai rêvé. J'ai marché dans du sable.
on âme, en traversant la forêt des symboles
est égarée. J'ai beau m'incliner sur le sol,

Je ne reconnais plus la trace indubitable.
Et le chemin du vrai est si grand, qu'on s'y perd!

Œuvres, vous n'êtes pas ma chair, Mon cœur vous nie!
Des filles, seulement des filles, Cordélie!...
Et tout ce qui n'est pas notre sang, notre chair
Vivante n'est rien. Vous n'êtes rien! Si la vie
Vous a donné un peu de mon visage amer,
Si je retrouve un peu de mes yeux dans vos yeux,
C'est l'exaltation du miroir qui me fait
Oublier que l'image, hélas! n'est qu'un reflet...
Contes! Histoires! Grenades vides! Mots creux!
Flammes mortes!...

Mais mon pardon sera peut-être
D'avoir avec un soin pieux noté ces voix
Qui font le grand écho du cœur, ces cris de l'être
Désespéré, perdu au sein des vieux pourquois...
Mon pardon, ce sera de m'être fait petit,
Proche, attentif, sincère, et d'avoir consenti
Que le rêve s'incline, ou que la main se pose
Sur l'immense pitié qui sort du cœur des choses!
En sorte que j'ai bien mérité, quoique indigne,
Mon pardon. D'un cœur pur, l'ouvrier se résigne
A n'être qu'humblement l'artisan de sa cause,

Heureux s'il peut encor permettre à son orgueil
De déposer, ainsi que des fleurs à l'autel,
— Révoltés et soumis au destin, tour à tour,
Mais beaux d'avoir battu la charge universelle,
Trophées sans gloire, en gerbe éparse, pêle-mêle, —
Tous ces cœurs exhaussés sur ton décombre, Amour!...

LA PORTE DE PLATRE

Il y a quelque part une blanche maison,
Où sont tous mes parents réunis. C'est là-bas.
Ils ne se savent pas si voisins sur leurs terres ;
L'appartement des morts ne communique pas...
La maison n'est pas laide : on y va le dimanche ;
Et je la trouve un peu semblable à la première,
Car la porte de plâtre encore la fait blanche.

H. B.

LE PASSÉ

LE PASSÉ

Le passé, c'est un second cœur qui bat en nous...
On l'entend, dans nos chairs, rythmer à petits coups
Sa cadence, pareille à l'autre cœur, — plus loin.
L'espace est imprécis où ce cœur a sa place,
Mais on l'entend, comme un grand écho, néanmoins,
Alimenter le fond de l'être et sa surface.
Il bat. Quand le silence en nous se fait plus fort,
Cette pulsation mystérieuse est là
Qui continue... et quand on rêve il bat encor,
Et quand on souffre il bat, et quand on aime, il bat...
Toujours! C'est un prolongement de notre vie...
Mais si vous recherchez, pour y porter la main,

Où peut être la source heureuse et l'eurythmie
De son effluve... Rien!... Vous ne trouverez rien
Sous les doigts... Il échappe. Illusion!... Personne
Ne l'a trouvé jamais... Il faut nous contenter
D'en sentir, à coups sourds, l'élan précipité,
Dans les soirs trop humains où ce grand cœur réso

*
* *

Le passé! Quel mot vain! C'est du présent — très
C'est du présent de second plan, et voilà tout.
On croit que tout s'éloigne et rien n'est effacé!
Le passé n'est jamais tout à fait le passé.
N'avez-vous pas senti comme il rôde partout,
Et tangible? Il est là, lucide, clairvoyant,
Non pas derrière nous, comme on croit, mais devar
L'ombre de ce qui fut, devant nous se projette
Sur le chemin qui va, sur l'acte qui s'éveille.
Ce qui est mort est encor là qui nous précède, —
Comme le soir on voit, au coucher du soleil,
Les formes qu'on avait peu à peu dépassées
Envoyer leur grande ombre au loin, sur les allées,
Sur tout notre avenir, plaines, taillis, campagnes!
Et s'en aller toucher de l'aile les montagnes...

nsi, tout ce qui fut, jeunesse, enfance, amour,
out danse devant moi sa danse heureuse ou triste.
en derrière!... Le groupe est là qui vole et court.
ais j'ai beau me hâter, la distance persiste
ntre nous deux... Tel je m'en vais, épris du bleu
ointain, et quelquefois, si je titube un peu
e n'est pas que le sol sous mes pas se dérobe,
est que, parmi le soir, les yeux pleins de passé,
toi qui vas devant, Souvenir cadencé,
i marché sur la traîne immense de ta robe!

DÉJA!

DÉJA!

Hé quoi?... Déjà?... Amour léger comme tu passes!
A peine avons-nous eu le temps de les croiser
Que mutuellement nos mains se désenlacent.
Je songe à la bonté que n'a plus le baiser.

Un jour partira donc ta main apprivoisée!
Tes yeux ne seront plus les yeux dont on s'approche.
D'autres auront ton cœur et ta tête posée.
Je ne serai plus là pour t'en faire un reproche.

Quoi? sans moi, quelque part, ton front continuera
Ton geste volera, ton rire aura sonné,
Le mal et les chagrins renaîtront sous tes pas;
Je ne serai plus là pour te le pardonner.

Sera-t-il donc possible au jour qui nous éclaire,
A la nuit qui nous berce, à l'aube qui nous rit,
De me continuer leur aumône éphémère,
Sans que tu sois du jour, de l'aube et de la nuit?

Sera-t-il donc possible, hélas, qu'on te ravisse,
Chaleur de mon repos qui ne me vient que d'elle!
Tandis que, loin de moi, son sang avec délice
Continuera son bruit à sa tempe fidèle.

La voilà donc finie alors la course folle?
Et tu n'appuieras plus jamais, sur ma poitrine,
Ton front inconsolé à mon cœur qui console,
Rosine, ma Rosine, ah! Rosine, Rosine!

Voici venir, rampant vers moi comme une mer,
Le silence, le grand silence sans pardon.
Il a gagné mon seuil, il va gagner ma chair.
D'un cœur inanimé, hélas, que fera-t-on?

Eh bien, respire ailleurs, visage évanoui !
J'accepte. A ce signal séparons-nous ensemble...
Me voici seul ; l'hiver là... c'est bien... Nuit.
Froid. Solitude... Amour léger comme tu trembles !

L'AGONIE

L'AGONIE

Tu vas la voir. Elle est ici. Pousse la porte.
Tu peux déjà pleurer tout haut, fifille,
Sans attendre pour ça que la pauvre soit morte...
Elle était déjà tellement de la famille,
N'est-ce pas? Et voilà!... Penche-toi près, sans peur.
Note ses yeux, ses mains, sa bouche, et n'oublie plus...
Regardons bien mourir notre amour, puisqu'il meurt.

C'est notre amour, tu vois, cela, — c'est un peu plus
Que nous-mêmes, que toi, que moi et que ton cœur...
Nous n'aurons plus d'ami jamais, ni de famille.
Quand il ne sera plus tu deviendras lointaine, lointaine!...

Il y aura comme un grand voyage après... C'est
Si je te sens encore, un peu tiède, à ma gauche.
Mon enfant, mon enfant, rapproche-toi... ta main
Dans l'ombre, oui, ta main silencieusement; appr
Pour que nous soyons là lorsque viendra la fin.
Elle meurt comme une pauvre grand'mère à nous.
Cette vieille figure chérie est si, si lasse!
Lasse de regards, de paroles, de tout,
Lasse même du dernier baiser, — n'est-ce pas, sain
Sans souffrance elle aura passé.., Ah! demain!...

Regarde, elle remue les lèvres, et les joues
Se tirent. Elle voudrait parler peut-être?... Non...
Une secousse a fait remuer les genoux.
Elle s'en va, fillette, elle s'en va. Prions.

CHAGRIN

CHAGRIN

Ah ! je souffre de toi. Je souffre, tu me brises !
Sur le chemin, baissant la tête, j'ai pleuré.
L'arc-en-ciel attendri des branches du pommier
Ébauchait le printemps dans la campagne grise.

Des larmes me faisaient voir l'azur dans un prisme.
J'étais comme l'enfant grondé qui va, tout seul,
Se plaignant à la ronce, aux épis, à la meule,
L'enfant puni qui n'a pas su son catéchisme.

Et pourtant ma douleur est grande comme l'homme,
Vaste comme le cœur, pure comme l'esprit;
Et même il me paraît, tant le chemin embaume,
Que c'est elle aujourd'hui qui peut-être a fleuri !

Souffrir de toi, toujours, et par un jour pareil !
Ah ! que le pauvre amour est chose ténébreuse !
Et la vallée des pleurs est-elle donc si creuse
Qu'elle soit insensible aux rayons du soleil ?

J'ai, tout à coup, dix ans, dans ce chemin rural !
J'éprouve du chagrin si simplement dans l'âme,
Qu'à tout arbre, qu'à tout rameau vert je réclame
Un peu d'apitoiement, quelque signe amical.

J'implore du bouleau d'argent, de l'aulne bleu,
Du pommier, du sentier de la pelouse en feu,
Une sollicitude autrefois éprouvée,
Des tendresses d'oiseau craintif pour sa couvée.

J'avance à travers bois, attendant qu'il en sorte
De tendres mots, des sympathies de toutes sortes.
Je parle. Je me plains tout haut. Je me figure
Que, pareille aux passants étonnés, la nature

Va me prendre plaintivement sur ses genoux
Et me dira, en caressant d'un geste doux
Mon front d'enfant tout plein de son vaste souci :
« Qu'est-ce qui te fait donc tant de peine, petit ? »

LA LIGNE D'HORIZON

LA LIGNE D'HORIZON

Horizons, méchants horizons,
Que vous en prenez de choses, de choses !
Horizons, mauvais horizons,
Que vous soyez gris, mauves ou roses.
Chaque fois que nous vous regardons,
C'est avec une inquiétude
Amoureuse !... Horizons,
Vous êtes la ligne austère de la solitude,
Le cercle auréolé dont nous nous enveloppons...
Tout ce qui, sous nos yeux, s'est englouti en vous
Et qu'on croyait revoir demain,
Vous l'avez gardé !... Quoi ? C'était donc pour vous

Qu'ils nous avaient lâché la main,
Sur la côte ou sur le chemin,
Tous les passants, tous les amis,
Tous les confidents de jeunesse
Qui, dans le jour fuyant et le soleil qui baisse,
Se sont retournés à demi
Pour répondre à notre tristesse
Et nous resourire une fois !...
Nous avions tant d'illusion au fond des yeux !...
Horizon si, si pâle, avec ton charme bleu,
Ta fausse nonchalance, avec ta voix
Malade et ta pose mourante un peu,
Forme de rêve, étrangement ressemblante
A ces visages expressifs et tout frileux d'amantes
Qui nous sourient au fond des parcs,
Dans le mystère de l'attente, du recul et du retard
C'est de nous que tu t'alimentes !...
Forme persuasive et terrible et charmante,
Horizon, horizon voilé !
Oh ! ce que tu m'as pris, misérable,
Ce que tu m'as déjà volé !
Lointains renouvelés, fosses insatiables,
Ce qu'il en faut pour vous nourrir,
Ce que vous prenez à tous, tour à tour,
Du meilleur de leurs souvenirs,

Du plus vivace de l'amour !...
Tu ne me rendras rien, je le sais, plus rien.
Tous les jours quand je te regarde
Rôder autour de mon bonheur quotidien,
Mon cœur n'espère plus, car je te connais bien.
Je sais trop que ce que tu nous prends, tu le gardes!
Tu ne rends pas ce qu'on te donne...
Et, cependant, je te pardonne,
A cause du dessin délicieux que tu fais
Dans le lointain... Ah ! je ne sais pas bien si c'est
Pour ton charme et pour la ronde
Que tu décris autour de moi,
En me suivant de par le monde,
Toujours, sans cesse, et pas à pas,
Mais pourquoi n'ai-je pas ton horreur ou ta haine?
Quel espoir vois-je en toi, partout où je t'entraîne?
Cercle bougeant qui s'avance ou recule
Selon que je recule ou marche et qui là-bas
Prend, même en plein soleil, ce ton de crépuscule!

Tu m'as tout volé! De mes mains veuves
Ont coulé, jour à jour jusqu'à l'aridité,
Ces flots de bonheur pur, où ton ardeur s'abreuve!
Tu m'as tout aspiré, tout bu, tout dérobé...
Mais si tu me gardes un peu d'Elle,

Ah ! je t'absous ! Dès lors, qu'importe
Tout ton gouffre, ta trahison !
Sois pardonné, et même emporte encore, emporte
Horizon, méchant horizon !

LE MASQUE

LE MASQUE

Je modèlerai ma souffrance
A l'image de mon malheur,
Et j'exige une ressemblance
Minutieuse, pleur par pleur...
Oui ! modeler jusqu'à des larmes
Jusqu'à leur transparence d'eau,
Modeler la forme d'une âme
Avec le plâtre dur des mots.
Puis ensuite briser le moule,
Pour qu'en jaillisse tout entier
Mon sombre amour pétrifié
Fait de la douleur que j'y coule,
Fait de cette chaude matière
Que du cœur seul on peut extraire,

Où les pleurs ont jeté leur sel,
Afin que mon double soit tel,
Lorsqu'on brisera le moulage,
Que chacun s'écrie en tremblant :
« C'est bien lui, c'est bien son visage
Son visage de vieil enfant.
Que de plis et que d'amertume !
Tout est exact et reproduit
La lèvre vit, les yeux s'allument;
Il souffre encor. Comme c'est lui ! »
Le profil sera mince et net
La face sera claire et floue,
Et si toi, toi, tu reconnais
Ton dernier baiser sur ma joue,
Alors, c'est que j'aurai bien fait
D'avoir sculpté cette effigie
Et parachevé mon portrait !
Sur la chair même de la vie
Le plâtre amoureux a durci
Ses contacts d'abord mous et flasques.
L'ouvrage en somme est réussi,
C'est parfait. Le mort a son masque !
Oui, c'est bien moi, c'est moi vivant.
Chacun dira : « Comme le plâtre
A su le garder ressemblant !

Bouche amère, regard douceâtre...
Il a souffert atrocement,
Avec beaucoup d'expression... »
Ils diront cela, ils diront
Ce que l'on peut dire en passant
Devant quelque visage amer.
Ils diront : « Comme il a souffert ! »
Souffert ? Ce n'est pas suffisant...

Viens ! mets-toi devant cette image
Si ressemblante à ma douleur,
Toi qui fis la ride, le pleur,
Et chaque sillon du visage.
Peut-être que, touchée enfin,
Tu liras sur ce masque triste,
— Regarde-le, regarde bien ! —
Où l'amour revit et persiste,
Oui ! tu liras, si tu t'avances
Assez près pour voir jusqu'au fond,
Que les lèvres sont la souffrance
Mais que les yeux sont le pardon.

RUPTURE

RUPTURE

S'être dit tant de fois et pendant tant de jours :
« As-tu froid? As-tu chaud? Comment te trouves-tu?
Prends garde. N'aie pas peur. Ne crains rien, mon amour.
Ne m'en veuille pas trop si tu m'as attendu...
J'arrive... Je reviens. Que c'est joli chez nous!
Il bruine : tu mettras ce châle sur l'épaule... »
Les mille mots de la tendresse, les mots fous,
Les mots bêtes, les mots douloureux, les mots drôles,
Toute l'inquiétude et toute la bonté,
Toute la charité naïve et quotidienne
De deux cœurs où le mal d'aimer s'est implanté,
La réciprocité du plaisir, de la peine...
Et puis, subitement, du vide! un vide atroce!...
Le vague du malade... une impression fausse...

Dire : le mien, de tout, quand on disait le nôtre
Recommencer la vie au début, à sa base,
Être là, ne plus rien partager... table rase!
Et surtout ne plus rien savoir, rien, l'un de l'au
Ça c'est affreux!... ça c'est le crime impardonnal
Ne plus penser : « Où donc est-elle? Que fait-elle
On accepte un néant dont l'horreur vous accable,
On accepte la mort lente, continuelle,
Mais le petit détail journalier du cœur,
Ce petit rien de tous les jours qui nous occupe,
Ah! c'est cela qui fait si vaste la douleur!...
Ah! ne plus désormais savoir ni les couleurs
De tes rubans de cou, ni le ton de ta jupe!
D'elle je ne saurai que ce qu'on en dira
Il faudra tout imaginer, ceci... cela...
Le manteau gris dont elle était enveloppée
Lorsqu'on l'a rencontrée au coin de telle rue...
Deux ans! Vingt ans! O forme à jamais disparu
Qui peut-être certains soirs, à la dérobée,
Frôleras ma maison sans que nos cœurs frémisse
Sans que rien vienne dire : « Elle est là! Lève-to
Femme qui fus l'amour, ses peines, ses délices,
Et qui m'auras rendu cœur pour cœur, joie pour j
Tu ne me suivras pas jusqu'au bout du voyage!..
Il faudra l'achever seul, sans toi, triste et sage.

Toi, tu disparaîtras, au loin, éparpillée...
Ah! notre châtiment, vois-tu, ne sera pas
D'aviver notre haine au fond de la pensée,
Ce sera simplement d'ignorer ici-bas
Ce que nous ferons l'un sans l'autre, ô vieil amour!...
Donc il est arrivé pour nous le dernier jour!
Comme il est long!... Avec son regard entêté
Ton chien qui ne croit pas aux adieux volontaires
Demeure enseveli dans sa fidélité...
Comment concevrait-il qu'il y ait sur la terre
Une fin à l'amour, des départs médités,
Lui qui pense qu'aimer c'est d'être sans orgueil
Et de donner sa part sans réclamer la sienne?...
Couché près des témoins de la tendresse ancienne,
Il a l'air de lécher ta trace sur le seuil.
Quand je lui dis : « Va-t'en! Elle ne t'aime plus! »
Il me regarde simplement d'un air battu.
Il a la confiance effroyable des choses!
Son cœur croit à l'absence et non pas à l'adieu.
Il pense que tu dors ou que tu te reposes,
Il écoute ma voix dirigée dans l'espace
Vers un point infini et vague du ciel bleu.
Il t'attend, quoi qu'on lui dise, quoi qu'on lui fasse,
Ayant la foi... Je lis au fond de son regard
Que pour lui rien n'est plus horrible qu'un départ.

Nous voisinons ainsi, lui perdu dans sa foi
Et dans la certitude interminable, moi
Qui n'attends plus rien que la douleur immense,
Nous sommes là, veillant des espérances mortes,
Et tous deux à la fois regardons en silence
Le long trait de ciel blanc qui passe sous la porte!...

Tu reviendras un jour pourtant! Mais ce jour-là
Notre maison aura ses murs nus. Oui, le jour
Où tu sauras que rien n'est plus, tu reviendras
Chercher la place tiède et vidée de l'amour...
Pour tout déclin c'est l'instinctif pèlerinage!
Mais tu verras : rien ne subsiste quoi qu'on dise.
L'amour pourrit. C'est du néant qui s'en dégage...
On espérait souffrir, et les larmes s'épuisent!
Un autre instinct plus mâle et plus impétueux
Quand tu voudras pleurer te séchera les yeux,
En t'entraînant plus loin, plus loin, encor, toujours!..
Alors tu comprendras la hideur des retours.
Un dégoût montera des feuilles desséchées
Où tu croyais encor raviver la pitié.
Inflexible, une main se posera sur toi,
Une main au contact insupportable et froid!
Et tu frissonneras en entendant la Voix
Qui dit la mort de tout, le livre terminé,

Et le sceau de l'oubli sur le dernier chapitre!
« Va! te dira la voix. Fuis! Il ne faut jamais,
« Quand le soleil des morts se lève, ouvrir les vitres,
« Ni s'en aller, le soir, seul, à la découverte
« Du passé, ni frapper aux portes vermoulues,
« Ni cueillir une fleur là où l'amour n'est plus,
« Ni siffler les chiens morts dans les maisons désertes! »

DES VIOLONS CHANTENT

DES VIOLONS CHANTENT...

Écoute... Souviens-toi... C'est nous, la mer, les plages...
Valses de casinos, grands soirs mélancoliques
Aux terrasses... flots bleus... lumières, noirs ombrages.
Vois, un bonheur banal pleure dans la musique
Le nôtre, nos départs, nos amours, nos vertiges,
Tout ce que nous avons laissé de par le monde
De jeunesse mêlée et d'amoureux vestiges...
Écoute, nous avons terminé notre conte...
D'autres le referont avec les mêmes flots
Les mêmes nuits très bleues sur les mêmes terrasses
Et le même air banal, nostalgique et tenace
Qui fait flotter sa traîne au bord des casinos.
Nous, c'est fini!... pour jamais plus, pour jamais plus!...

Retrouve-moi au fond de la musique et pleure,
Avec ton pauvre amour à mon cou suspendu!...
Enfonce-toi dans les contrées antérieures
Qu'évoquent les accords des archets et des brises.
Promenons-nous dans les chatoiements assourdis,
Dans la mélancolie, les langueurs imprécises
Où nous laissions flotter nos baisers de jadis.
Aujourd'hui c'est soir d'août... il fait bon, il fait b
Tout va ressusciter et chanter sur les cordes...
Viens-nous-en dans un fond frissonnant de rameaux
La musique envahit, s'enfle, gémit, déborde!
Elle passe en plein ciel méditerranéen.
Laissons-nous emporter et sombrer. Ne dis rien.
La coulée d'une étoile erre à mon front pâli...
Ton cerveau dans un demi-sommeil me prolonge.
Tu fais semblant d'être presque heureux... Non! tu
Tu penses à mes yeux comme on pense au pays,
Tu rêves à mon sein comme on rêve à la mer...
Mon enfant, mon enfant, reprenons notre songe,
Mon enfant, mon enfant, tu souffres. Je revis!
Mâche dans toute fleur l'âcre goût de ma chair,
Presse ma main perdue, dans les coussins de soie
Poursuis mon ombre blanche et mon marbre léger
Dans cette mélodie qui passe, et qui tournoie...
Amour! tu t'es, ce soir, de la nuit émané,

Amour banal, perdu, pauvre amour appâli!
Reprends-nous tous les deux, reprends-nous, vieux parfum,
Haleine du baiser et vertige du bruit!
Égrenons les bonheurs effondrés, un à un.
Partons sur une mer nuptiale et charnelle.
Que tout vive ce soir, tout, jeunesse, clarté!
Et si ce n'est assez de renaître au réel,
Laissons-nous consumer dans l'irréalité
Imaginaire du baiser. Plongeons nos corps
Dans les vagues inexorables de la mort.
Remourons d'une vie terrible et pathétique,
Sous le bondissement du passé qui se dresse,
Dans la morsure, à pleines fleurs, de la jeunesse,
Dans la nubilité brûlante des musiques!...

LE NOM

LE NOM

Les amants étendus et pressés sur leur couche
Se disent : « Nommons-nous, ensemble, dans l'étreinte. »
Car, même chair à chair et bouche contre bouche,
Ils s'appellent avec des cris mêlés de plaintes,
Comme s'ils se sentaient perdus dans les ténèbres !
Ils se nomment, en s'embrassant, pour se chercher,
Conscients de quelque solitude funèbre
Qui, jusque dans l'amour les tient désenlacés...
Et ce n'est pas leur corps, c'est leur âme qui crie !
Ah ! maintenant que tout est fini, pour la vie,
Depuis que tu ne sais plus même si j'existe
Appelons-nous encor de loin, dans le silence,

D'une voix déchirée, affreuse, rauque et triste
Mets-y l'expression particulière, intense,
Que tu prenais pour dire : « Où donc es-tu? J'arrive
Nous ne reviendrons plus à l'appel de la voix.
Le vent emportera le nom à la dérive,
Et l'un ne répondra plus à l'autre : « Attends-moi! »
Pourtant suis mon conseil. Fais comme je ferai.
Quand l'instant sera lourd ou trop désespéré,
Va-t'en dans quelque coin de nature profonde;
Et là, sans qu'aucun être écoute et te réponde,
Fais retentir au loin pour qu'il revive une heure
Le nom que plus jamais ta lèvre ne redit
Et qui t'avait donné sa douceur infinie...
S'il se peut qu'il renaisse encor sans que tu pleures,
Trouve pour le crier la force nécessaire,
Afin qu'un vent lointain le porte jusqu'à moi,
C'est-à-dire à peu près jusqu'au bout de la terre!...
Appelons-nous encor dans l'ombre quelquefois
De tout le désespoir éperdu de la voix.
Sans fin, recommençons le cri désespéré,
Un cri, pas un sanglot, un cri, mais prononcé
Avec l'inflexion de la pire tendresse!
Un grand cri de secours, un cri d'enfant perdu,
Un cri hurlé; et qu'à cet appel tout renaisse
Tout, du fond de la vie, du fond du jamais plus!

Qu'un printemps révolté réponde au loin : « Toujours! »...
Crie! Nous devrons mourir sans nous être revus!
Crie! C'est atroce et monstrueux. Crie : Au secours!
Mais que toute pitié reste sourde à ta voix.
Nomme-moi dans la nuit sans pardon. Nomme-moi
Au fond de la forêt terrible de l'Amour!

SURSAUT

SURSAUT

Tu m'as dit : Meurs. J'ai survécu !
Il était donc écrit que nulle trahison,
Le crime mis à jour, la haine mise à nu,
Rien ne pourrait avoir raison
De la grande fierté de vivre !
Et juste au moment même où l'autre a disparu
Voici qu'un jeune amour vient à moi, bras tendus !...
Oh ! dites, tous les mots de ce livre,
N'allez-vous pas d'un seul élan
Vous dresser contre l'inconnue
Que je vous apporte en tremblant !
Devant la nouvelle venue
Ne vont-ils pas serrer leurs rangs

Pour lui défendre le passage,
Ces vieux soldats de la défaite
Qui portent le témoignage
De leur fidélité parfaite
A ces liens sacrés du cœur
Que, gaiement, nous avons rompus!...
O mots troublés, mots en rumeur,
Calmez votre murmure ému.
Vous êtes, je le sais, meilleurs que nous le sommes.
Celle que je conduis aujourd'hui
Je veux que vos lèvres la nomment
D'un amour paisible et soumis.
Résignez-vous au nouveau nom
Que je veux vous donner, encor, pour compagnon.
Mots, faites-lui bon accueil,
O fiers gardiens qui maugréez
Sur la pierre chaude du seuil!
Vous les vieux témoins désœuvrés
De la tendresse et du cœur infidèle,
Vous, les témoins aussi de l'indicible enfance,
Ouvrez-vous! soyez bons pour elle.
Prononcez comme moi son nom presque inconnu,
Chacun disant à l'autre : « As-tu vu la nouvelle? »
Confusément vous penserez : « Que nous veux-tu,
Belle étrangère? » Mais vos lèvres en courroux

Finiront bien par lui sourire!...
Soyez bons. Donnez-lui sa place parmi vous...
Vous verrez que sa grâce attire...
A prononcer rien n'est plus doux
Que le nom que l'on a aimé,
Rien, si ce n'est le nom qu'on aime!
A peine avons-nous terminé le poème
Qu'il faut le recommencer...
Qu'importe d'ailleurs!... s'il est beau quand même!...
J'inscrirai son nom jeune et frais
Sur la tombe du souvenir.
Pieusement je veux unir
La rose rose au noir cyprès.
Allons! Debout! mauvais gardiens!
Ne grognez pas, vieux compagnons!
Debout! Pas de repos. Debout! Vous voyez bien
Qu'elle est belle et que nous nous aimons.
Considérez aussi que ses yeux sont très bleus,
Bleus à ignorer la souffrance.
Je vous l'amène. Ayez soin d'eux.
Ne faites pas pleurer l'espérance...
Je ne sais guère ce qu'elle est,
Mes amis, mais ce sera vous
Qui déchirerez son secret...
Courage, les mots! Tous debout!...

Il va bien falloir que pour elle
Vous redisiez les mêmes choses,
Les mêmes phrases éternelles,
Vos musiques de virtuoses,
Vos tendresses improvisées...
Rapprendre tout comme un enfant!
Récapituler la dictée
Depuis le commencement!
Courage! il va falloir réépeler l'amour,
Comme nous l'avons fait jadis aux premiers jours,
Tout l'amour, son émoi et ses timidités,
Sa tendresse infinie et son apaisement!
Mais, seul, je serais lâche!... il faut que vous m'aidiez
A refaire l'apprentissage!
Rapprenez-moi peu à peu
La vie. La vie, on l'apprend à tout âge!
On ne parvient jamais à son suprême aveu...
Écrire « J'aime » hélas! à la dernière page!
Pourquoi pas?... La vie est un songe
Dont nos rêves sont la matière.
C'est l'amour seul qui le prolonge;
Le réveil n'est pas nécessaire...
Que cette enfant appuie son front à ma poitrine,
Et que sur mon sommeil amoureux elle mette
Un rameau d'églantine!...

Levez-vous ! que tout mot semble, sur la mer prête,
Le déploiement joyeux d'une voile en partance !...
Accourez du passé, accourez tous, les mots,
Car je ris, en voyant par-dessus les tombeaux,
Revenir l'enfantine et la vieille espérance !

LES DEMEURES

LES DEMEURES

Il y avait des jeux, des parents assemblés,
Des rires de jardin, et des chants de forêt
A côté de la chambre où l'enfant grandissait.
Blanche, avec ses coins clairs et ses miroirs voilés,
J'y élevais alors, comme des vers à soie,
Les chimères, les bonheurs calfeutrés, les songes.
Tout cela voletait avec des cris de joie;
La vitre rosissait du grand ciel qui s'y plonge,
Et l'enfant y traça du rêve avec le doigt.
Plus tard quatre autres murs moins clairs m'ont accueilli.
Ils furent de silence et l'amour y tissa
Ainsi qu'une araignée sa lent broderie...

On partit du logis quand l'amour s'en alla.
Depuis j'ai bien souvent varié mes demeures;
Que le mystère soit sur elles! Car c'est là,
Que l'on y rêve, qu'on y souffre ou qu'on y meure
Qu'est notre vie et nul n'a droit d'y pénétrer,
Et la haine et l'amour en ont tourné la clef.
Que le mystère soit sur elles à jamais!
D'ailleurs n'ont-elles pas repris leurs airs de paix,
Et ce qui s'y passa qui le pourrait savoir,
Mystère de nos corps, mystère de l'idée!...
N'importe! maintenant que l'heure en est passée,
Je ne regrette pas ce que m'ont dit les soirs
Dans vos plis ténébreux, ô demeures quittées!...
L'homme au front déjà grave et gris qui vous délaiss
N'a pas pour vous maudire un mot injurieux.
Sans doute il me faudra connaître d'autres lieux.
La terre indifférente est notre grande hôtesse;
On doit pour y dormir toujours chercher sa place,
Et le bonheur de l'homme est rempli de tristesse.
Le chemin, à présent, sera-t-il encor long?

Il y a quelque part une blanche maison,
Où sont tous mes parents réunis. C'est là-bas.
Ils ne se savent pas si voisins sur leurs terres;
L'appartement des morts ne communique pas...

La maison n'est pas laide: on y va le dimanche;
Et je la trouve un peu semblable à la première,
Car la porte de plâtre encore la fait blanche.
Un soir, en revenant, tout seul, d'un beau voyage,
Quelqu'un, sans réveiller personne des anciens,
Rouvrira doucement la porte de l'étage.
Nul bruit; un petit pas discret... voilà. Puis rien.
Quelqu'un dans cette nuit, quelqu'un sera venu.
Mais ceux qui dorment, ceux que ne dérangent plus
Ni la rafale ni la bise de décembre
Ne s'éveilleront pas aux choses de ce monde.
Rien ne sera changé dans la maison profonde...
Votre enfant seulement aura repris sa chambre.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Moi qui m'en vais de trop sentir, de tout connaître,
Paix à mes yeux, paix à mes mains, paix à ma bouche.
Je sens monter en moi le silence mon maître,
Et l'arbre qui meurt droit n'attend plus qu'on le couche.
Seigneur, vous avez fait des choses merveilleuses,
Et vous avez paré toutes les solitudes
De toutes vos bontés mornes et gracieuses;
Vous avez mis aussi l'amour dans mon cœur rude,
Vous avez mis la haine aussi dans mon cœur tendre.
Et je vous remercie, Seigneur, et je vous rends
Tous ces trésors, afin que pure soit ma cendre,

Que je parte sans rien de vous dans mes yeux grand

L'orgueil clair que j'aimais, sa grâce, son baiser,
Je vous rends tout cela que vous m'avez donné.
Je m'en vais seulement, Seigneur, me reposer,
Et je veux revenir ainsi que je suis né.
Arbre, va-t'en de moi ! ô feuille, je te chasse !
Tu n'obséderas plus ma prunelle, ciel bleu !
Visage, forme, odeur, durée, amour, — efface !
Efface toute femme, efface tout ! Adieu.
Je ne veux même pas le poids des moindres roses,
Je me veux seul, entier, vide, moi seul, sans rien.
Reprenez maintenant, Seigneur, toutes vos choses;
Qu'il vous suffise de savoir que c'était bien.
Je vous les rends. Voici une fleur détachée;
Je vous rends le premier souvenir, le plus loin;
Un grand lac que j'aimais, une prairie fauchée...
Voici une chanson, voici le vieux témoin
De la chambre; deux mots et deux pages, — voici
Ce qui restait en moi de mes chères figures,
De pauvres vieux regrets qui valaient mieux, ceci,
Et puis ceci. Je rends à la grande nature
Les formes que j'avais dans mon cœur amassées,
Et les noms éternels qu'on donne à ce qui passe,
Tout ce que je t'ai pris, ô toi pleine de grâce,

Nature sans amour, insensible splendeur!
Prenez ceci, prenez cela, reprenez tout!
Prenez jusqu'à ce bruit de veine intérieur,
Que j'aie au moins l'orgueil d'être moi, tout à coup!

Ah! quand je serai près de la porte de plâtre,
Lorsque viendra mon tour, tranquille et de moi-même
Je me dévêtirai pour le sommeil suprême,
Et je déposerai comme un bâton dans l'âtre
Ce fardeau de beauté, de science et d'amour,
Dont vous aviez chargé mon épaule et mes yeux,
Et que, par un soin tendre et miséricordieux,
Vous me retirerez, Seigneur, avec le jour.
Je me dévêtirai de toutes vos parures:
D'un seul geste et d'un coup, elles s'écrouleront,
A cet instant subit où, dans l'éclipse obscure,
Tout un vaste univers désertera mon front.
Que la chaleur du souffle harmonieux du monde
Pour la première fois heurte à ma face close,
Sans que rien ne lui cède et rien ne lui réponde
En ce corps qui se donne à la métamorphose
Dans une souveraine allégresse de vierge!
Pour que rien ne subsiste en ces derniers miroirs,
Même jusqu'au dernier point lumineux des cierges,
On me revoilera mes yeux tentés de voir.

Malgré le long labeur de leur fidélité,
Pour que rien, rien, pas même une tache ne soui
D'un souvenir humain, encombrant, détesté,
L'orgueilleuse candeur que revêt ma dépouille,
Et que, nu, simple et seul, je descende et repose
Comme en un flanc nouveau qui s'enfle et me recré
Que je descende enfin dans le destin des choses,
Et dans ma pureté intangible et sacrée.

LA DERNIÈRE BERCEUSE

LA DERNIÈRE BERCEUSE

Chante bellement, Killoré,
La la hu lalla ! mon petit oiseau
Dans le rosier !
Chante bellement pour l'enfant qui pleure
Qu'a-t-il donc l'enfant à pleurer ainsi ?
Dis-moi donc pourquoi tout ce grand souci ?
Le cœur de l'enfant est-il donc un cœur
Plus lourd que celui qui saute en l'oiseau,
Dans le rosier ?

La la hu lalla, dodo, petit, do,
Entre la pente gazonnée et la prairie
Il y a de quoi, tu sais bien,
Aller s'endormir dans le romarin,
Dans le romarin qui sent bon la pluie.
Pour aller rejoindre, en bas, sous la terre,
La fraîcheur de l'eau qui court en plein bois
Et ne savoir plus ce qu'est la lumière,
Il y a de quoi.

C'est non loin de ma métairie,
D'où s'en vient l'odeur des doux colombiers,
Que se calmera cet enfant qui crie.
Sais-tu ce qu'il faut? il faut l'emporter,
La la hu lalla!
Du côté de Moux et de Pexiora...
Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à couvert
Le plus bel amour qui soit sur la terre?...
Pas plus qu'il n'en faut pour un arbre vert!

Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à l'abri
Tout l'amour du ciel et de mon royaume,
Le plus grand chagrin, le plus grand souci,
Et la belle histoire que j'ai dite aux hommes
Que porta le monde sur son vieux dos gris?...

Un petit arbre solitaire,
Très terre à terre,
Droit ou pointu,
Avec une pie dessus,
La la hu !...
Avec une pie dessus !

TABLE

TABLE

LA CHAMBRE BLANCHE

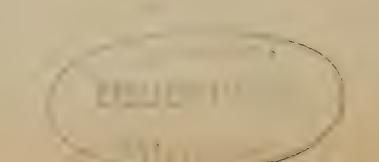
LE BEAU VOYAGE

ET VOICI LE JARDIN

ET PUIS VOICI LA RUE

LA PORTE DE PLATRE

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53525.



Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

POÈTES CONTEMPORAINS

THÉODORE DE BANVILLE
Poésies complètes. . . . 6 vol.
Choix de poésies . . . . 1 vol.

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage . . . . 1 vol.
La Divine Tragédie . . . 1 vol.

ÉMILE BERGERAT
Ballades et Sonnets . . . 1 vol.
Glanes et Javelles. . . . 1 vol.

JULES BOIS
L'Humanité divine . . . 1 vol.

ABEL BONNARD
Les Histoires. . . . . . . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR
Choix de Poésies . . . . 1 vol.
Poèmes historiques et légendaires. . . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
La Romance de l'Homme. 1 vol.

ANDRÉ CORTHIS
Gemmes et Moires. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Par Vents et Marées . . . 1 vol.

ALFRED DROIN
Du Sang sur la Mosquée . 1 vol.

JUDITH GAUTIER
Poésies . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
Poésies complètes. . . . 3 vol.

EDMOND GOJON
La Grenade . . . . 1 vol.

FERNAND GREGH
La Chaîne éternelle. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
L'Ame nue . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE
Poésies complètes. . . . 1 v

ADRIENNE DE LAUTREC
La Révolte. . . . . 1 v

JEAN LORRAIN
L'Ombre ardente . . . . . 1 v

JACQUES MADELEINE
A l'Orée . . . . 1 v

MAURICE MAGRE
Les Belles de Nuit. . . . 1 v

CATULLE MENDÈS
Poésies complètes. . . . 5 v

MISTRAL
Mirèio . . . . 1 v

JEAN RICHEPIN
La Chanson des Gueux. . 1 v
Les Caresses . . . . . . 1 v
Les Blasphèmes. . . . . 1 v
La Mer. . . . . 1 v
Mes Paradis . . . . . . 1 v
La Bombarde. . . . . . . 1 v

GEORGES RODENBACH
Poésies complètes. . . . 4 v
La Jeunesse blanche . . 1 v

MAURICE ROLLINAT
Les Névroses. . . . . . . 1 v

EDMOND ROSTAND
Les Musardises. . . . . . 1 v

MAURICE ROSTAND
Poèmes . . . . 1 v
Le Page de la Vie . . . . 1 v

ARMAND SILVESTRE
Poésies complètes. . . . 9 v

GEORGES TROUILLOT
Gavroche et Flambeau. . 1 v

PAUL VERLAINE
Choix de Poésies . . . . 1 v

MIGUEL ZAMACOÏS
L'Ineffaçable (La grande Guerre) 1 v

La Couronne Poétique de Victor Hugo (1847-1902) . 1 vol.

10606. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE PQ 2603
.A7B4 1916
C01 BATAILLE, HE BEAU VOYAGE.
ACC# 1229816

CE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 06 15 03 3